SAMEDI 1er NOVEMBRE 1941 — N° 41 — Prix : 1 franc 25

L'ÉCHO DES ETUDIANTS

HEBDOMADAIRE DE LA JEUNESSE INTELLECTUELLE ET DU CORPS ENSEIGNANT

FONDÉ EN 1903

Abonnement : un an, 55 francs. Secrétaire Général : Jean RENON

Administration : 7, rue Dom-Vaissette - MONTPELLIER - Rédaction : 34, place Sathonay - LYON

Les grands reportages de l'Echo

LA SUISSE et ses Etudiants

par Jacques Baulmier

III. -- Le Jubilé de la Société des Etudiants Suisses

LA bourgade de Schwyz, car ce n'est qu'une charmante bourgade endormie sur un pré très vert, à l'ombre des cornes des Mythem, est encore toute décorée des drapeaux du 650e Anniversaire du Pacte de Rütli. De son sommeil les étudiants vont la tirer. En leur honneur déjà, une nouvelle décoration rouge, blanc, vert (les couleurs de la S. E. S.) a surgi. Et les voici qui arrivent par paquets en ce tranquille samedi 30 août... Ils bavardent bruyamment sous la terrasse qui porte une immense église glorieusement baroque, entre l'hôtel de ville aux larges avant-toits et aux murs plus qu'à moitié recouverts d'une fresque représentant la bataille de Sempach et la maison Reding, pittoresque construction des premières années du 17e siècle. A chaque fenêtre un petit pavillon aux armes est accroché. Un Français ne peut en détacher ses yeux: il pense à tous ces Reding qui furent officiers au service de la France et à ce Reding, le plus glorieux de tous, qui défendit son pays pied à pied contre l'invasion par la France de la Révolution et de l'Empire.

Séances de Commissions. Cela n'intéresse que les autorités. L'étudiant moyen, comme vous et moi, cherche où peut bien être le « Stammlokal » de sa section, dans quel café, dans quel hôtel elle a bien pu abriter son siège provisoire. Mais déjà, c'est l'heure du cortège. La musique de Schwyz ouvre la marche. Viennent ensuite les quarante sections, leur drapeau d'abord, puis leur comité en « vollwichs » rutilant, les fûchse, les membres actifs, enfin les anciens où les uniformes se mêlent aux soutanes. Quarante fois ce petit cortège dans un grand défilé répète, arrivent seuls en jaquette, couverts de larges écharpes tricolores, casquettes ornées de feuilles de chêne, les membres du Comité central dans leur landau. Les anciens, fussent-ils ministres de la Confédération, marchent à pied. Musique, chants français et allemands alternent; gens aux fenêtres et sur les trottoirs. Les jeunes filles accrochent aux hampes des drapeaux des couronnes de fleurs. Derrière un rideau de pluie fine, là-haut, sur la terrasse de l'église, l'étendard de la S. E. S. passe des mains de la section qui organisa la dernière « fête centrale » à celle d'un Schwyzois qui l'organise aujourd'hui. La S. E. S. confie à Schwyz ce qu'elle a de plus précieux, le succès de son jubilé, la satisfaction de ses hôtes et jusqu'à son emblème Le cortège repart inaugurer une stèle commémorative devant la maison de Styger où fut fondée la S. E. S.

■ ■

LE soir, au théâtre en plein air, on donne « le Festival de la Confédération ». Le théâtre : deux arcs de cercles, l'un, un rempart de bois fort élevé flanqué de deux tours au pied duquel vient se coller la scène; l'autre, une longue galerie au plafond de laquelle flottent des miliers de petits pavillons représentant les armes de chacune des communes de Suisse. A cette galerie s'adosse la pelouse sur laquelle prennent place les spectateurs. Sur la scène tandis qu'un clerc lit une chronique, se déroulent les faits évoqués. Après une période de divisions et de tyrannie, l'on voit Tell s'avancer et dicter « in nomine Domini », au nom du Seigneur, le pacte fédéral de 1291. Brusquement, l'on passe à la fin du 15e siècle: les guerriers des huit cantons (car la Confédération s'est accrue) se disputent violemment le butin pris aux armées de Charles le Téméraire. L'arrivée d'ambassadeurs sollicitant l'alliance de ce vaillant peuple montagnard arrête un instant les querelles et offre prétexte à des jeux et des fêtes. Mais, sitôt les étrangers partis, les dissensions reprennent. Il faut l'arrivée du frère Nicolas de Flüe pour les apaiser au nom du Seigneur: « Abandonnez et laissez la guerre; mais si quelqu'un veut vous attaquer, alors battez-vous courageusement pour votre liberté et votre patrie ». La lumière des projecteurs se reflète sur l'acier poli des casques, car, maintenant, la nuit est complètement tombée et la lune obscurcie par un nuage éclaire à peine les monts. Et voici le dernier acte: le clerc donne lecture des chroniques qui se rapportent à la Révolution française et à l'invasion de la Suisse. Les soldats de 1941 qui les écoutent pensent: Nos pères ont lutté en vain contre Napoléon. Or, voici que Tell apparaît sous les traits d'une sentinelle de l'armée actuelle et proteste: « Non pas en vain, car, dans notre défaite même, notre esprit et notre courage ont été vainqueurs: **Und der geist der Mut, si seigten auch da** ». Le sommet du rempart de bois qui sert de fond à la scène se garnit progressivement de soldats armés qui bientôt tous, coude à coude, le dos tourné à l'enceinte et la gardant, lui forment comme une immense couronne. A l'une des tours est hissé le drapeau de la Croix-Rouge. Ce que voyant, un soldat qui est sur la scène jette son fusil en criant: « A quoi bon maintenant cet outil ». Et il arracherait encore son uniforme, si Tell ne l'en empêchait lui montrant l'autre tour où monte lentement le drapeau fédéral. Et parlant des deux emblèmes, il déclare : « Si l'un est placé sous la protection du monde, c'est notre devoir à nous de défendre l'autre ». La couronne de soldats se double d'une couronne d'enfants porteurs de flambeaux, tandis que les cloches de Schwyz sonnent à toute volée et que la foule entonne le chant patriotique: « Rufst du mein Vaterland ... « Dans cette célébration liturgique autant que théâtrale à laquelle sont intimément mêlés les paysans de Schwyz, leurs enfants, la troupe qui garnisonne chez eux et jusqu'à leur curé-lecteur de chronique, il y a une singulière grandeur.

Ce qui n'empêche pas les étudiants de se réunir ensuite pour de bonnes « kneippes » qui les tiendront éveillés jusqu'au milieu de la nuit.

■ ■

LE dimanche tout le monde est cependant sur pied de bon matin pour l'office pontifical qu'accompagnera le tonnerre des cuivres et les sanglots des cordes dans la plus jésuite de églises jésuites, celle du Collège Mariahilf. Puis vient, l'Assemblée générale des étudiants qui examine les résultats du travail de l'an écoulé, travail consacré à ce theme: « Notre contribution à la rénovation nationale ». Au banquet — près de 1.000 couverts — un seul instant, le président se lèvera pour déclarer sous les acclamations: « Il n'y aura pas de discours ». L'après-midi, séance jubilaire solennelle: c'est maintenant l'heure des discours: quatre seulement, un pour chacune des langues nationales, l'allemand, le français, l'italien et le romanche. M. le Conseiller fédéral (ministre) Celio, dans sa harangue de haute tenue, répète ce qu'il écrivait déjà quelques jours auparavant: « Reconnaissons que notre démocratie n'est pas un rameau de l'arbre de la Révolution française, mais découle des communes libres du Moyen âge chrétien; car cela signifie reconnaître ses origines, son individualité et sa raison d'être. »

Tout à l'heure, M. Celio s'excusera devant le délégué des étudiants français de ce que cette affirmation peut avoir de blessant.... Mais celui-ci pourra lui répondre que la Révolution nationale et l'effort du Maréchal Pétain consiste précisément à purger la France de l'individualisme libéral né du 18e siècle qui, en France, s'est trouvé historiquement lié à l'expérience démocratique.

Le soir, tard, nouveau cortège, cortège aux flambeaux cette fois. Les chants montent dans la nuit tandis que grésillent des milliers de petites flammes. A la fin, tous les flambeaux jetés au milieu de la place publique forment un énorme feu de joie autour duquel étudiants et population rassemblés chantent le « Gaudeamus igitur » et des « vieux », anciens blanchis dans la carrière, chantent de tout cœur: « dum juvenas sumus ».. sans penser à l'ironie des mots.

(Voir suite page 2)

M. le Conseiller Fédéral Etter, ministre de l'Intérieur, entouré du bureau de la Société des Etudiants Suisses

LES INCONNUES FONDAMENTALES DU PROBLEME CHIRURGICAL

par Yves BOURDE,

Professeur de Clinique Chirurgicale à la Faculté de Marseille

III. — Le fait individuel

A côté du problème opératoire et post-opératoire dont nous avons esquissé les données dans notre article précédent — problèmes essentiellement pratiques — il nous faut maintenant envisager le problème spéculatif posé par les récentes orientations de la chirurgie.

Les nouvelles voies ouvertes à la chirurgie nous permettent de franchir quelques étapes dans la connaissance de ce « fait individuel » encore si plein d'inconnues.

Nous l'avons rappelé précédemment: ces tentatives chirurgicales s'adressent non plus à une lésion évidente et plus ou moins développée déjà, mais au trouble fonctionnel glandulaire, secrétoire ou nerveux qui peu à peu aboutira ou a déjà abouti à une lésion, au reste parfois très éloignée.

Or, le problème majeur que pose cette chirurgie réside dans **l'extraordinaire variabilité des résultats** qu'elle obtient. Par ces termes j'entends que les deux extrêmes peuvent y être observés et qu'il est presque impossible d'établir pour elle une **moyenne de succès et une moyenne d'échecs**, de calculer à l'avance le **pourcentage** possible de bons résultats à espérer.

Lorsque nous opérons un fibrome utérin, nous savons que, le risque opératoire mis à part, nous aurons 100 pour cent de succès.

Lorsque nous enlevons un **kyste hydatique** du foie ou du poumon, nous savons que nous pouvons compter sur un pourcentage de succès presque aussi élevé. Si une récidive survient, nous en connaissons les causes, le mécanisme. Nous en sommes ennuyés mais nous savons à quoi l'attribuer. Il n'y a aucun mystère.

Déjà l'énigme est plus irritante avec les **récidives après opération pour cancer.** Mais là encore, nous avons un certain nombre de raisons à donner pour nous consoler : existence de métastases latentes avant l'opération, envahissement lymphatique déjà trop avancé au moment de l'intervention.

Nous savons dans ces deux cas une **base de discussion** pour expliquer nos échecs, mieux : des notions qui nous ont permis de savoir comment, dans la mesure du possible, éviter ces récidives, parer à ces échecs.

Mais dans la chirurgie où nous nous aventurons aujourd'hui, tout est encore **mystère** à chaque pas, énigme à tout instant, et nous savons parfois aussi mal nous expliquer nos **stupéfiants succès** que nos **échecs** inattendus.

Prenons l'exemple bien connu déjà du **rhumatisme parathyroïdien.** Voici deux cas exactement superposables — du moins le croyons-nous.

De ces deux opérés, l'un, soulagé instantanément après l'ablation d'une parathyroïde, demande à quitter la salle d'opération sur ses pieds et chante nos louanges.

Le second continue à gémir, à se plaindre, reste tout aussi enraidi et termine ses jours comme grabataire dans un coin de la même salle d'hôpital.

La **chirurgie endocrinienne** est riche en inconnues de cette sorte. Leriche le notait récemment : « Pourquoi après **castration ovarienne** telle opérée engraisse-t-elle jusqu'à l'obésité, telle autre aura un certain degré d'atrophie génitale externe, telle autre n'aura que quelques bouffées de chaleur?

Cet exemple montre parfaitement que, **à suppression endocrinienne égale,** ne correspondent pas des troubles, des manifestations, des symptômes cliniques égaux.

La **chirurgie des surrénales** nous enseigne des faits de même ordre. Enlevons une surrénale pour crampes artérielles au début prémonitoires, d'une thrombo-angéite suivant la conception d'Oppel. Les résultats sont remarquables dans bien des cas. Aussitôt, le soir même de l'opération, le malade dort sans morphine. Il peut à nouveau accomplir des marches longues, etc.

Il reste ainsi quelques semaines à l'hôpital. Le résultat à la sortie est magnifique.

Hélas! Combien de fois, au bout de quelques mois, le voyons-nous revenir, avec les mêmes symptomes qu'avant l'opération.

Que s'est-il passé ? Hypertrophie compensatrice de l'autre surrénale, reprise du processus artéritique? Ce sont des mots qui ne sont peut-être que des semblants d'explication.

■ ■

REGARDONS ce qui se passe dans cette maladie osseuse **d'origine parathyroïdienne** si bien décrite par **Recklinghausen** puis par Lièvre. Le malade souffre de tout son système osseux. Ses os se décalcifient, deviennent fibreux, s'incurvent, se déforment. Enlevons une ou plusieurs parathyroïdes. Le processus s'arrête net, comme par enchantement. Laissons passer les mois : parfois le résultat se maintient, la guérison est assurée, définitive. Que de fois, au contraire, une observation sincère montre la reprise du processus décalcifiant. Hypertrophie compensatrice des glandes restantes, dira-t-on. Bien.

Alors, comment expliquer ceci : un malade est atteint de graves troubles cardiaques par **thyréotoxicose.** Il est près de l'asystôlie terminale; il va mourir. On lui enlève son corps thyroïde, organe impair, non susceptible de régénérescence ou de vicariance. La thyroïtectomie pratiquée, non sans l'angoisse que l'on devine, le ressuscite. Le cœur reprend son rythme quasi-normal, la dyspnée disparaît. La partie paraît gagnée.

Lisons les résultats un peu éloignés dans le rapport que **Peycelon** devait présenter à ce malheureux Congrès de Chirurgie de 1939 qui, vous le savez, n'a pas eu lieu. Sur 21 cardio-thyréoses opérées, il compte 12 bons résultats (ce qui est déjà magnifique) mais tous les autres cas ont continué à évoluer.

Veut-on d'autres exemples:

Enlevons la **rate** pour ce syndrome mystérieux qu'est l'**hémogénie** de P. E. Weill.

Les hémorragies s'arrêtent comme par enchantement, en particulier les metrorragies. Des grossesses deviennent possible, comme je l'ai observé. Tout paraît normal pendant un an, deux ans, trois ans, parfois plus. Puis, reprises, nouvelles alertes. La rate n'a pourtant pas repoussé.

La **chirurgie du sympathique** abonde en exemples de cette sorte :

Les **résultats instantanés** sont presque toujours merveilleux : sédation des douleurs des causalgiques, disparition de la claudication intermittente des artériels, suppression des crises vaso-constrictives de la maladie de **Raynaud** (un de mes opérés pendant l'hiver dernier allait dans la cour de l'hôpital laver son linge dans l'eau glacée et ne ressentait plus rien).

A longue échéance, qui pourra soutenir que ces magnifiques résultats se maintiennent tous?

Alors, à celui qui avait eu une sympathectomie périartérielle, on fait subir une gangliectomie. A celui qui avait déjà été traité par gangliectomie, on enlève un ganglion lombaire un peu plus haut, ou la chaine opposée, ou le splanchnique. La **gamme** est variée. Parfois on arrive ainsi à un résultat, provisoirement définitif...

La **chirurgie de l'estomac** nous fait actuellement assister à de pareils et inexplicables mécomptes. On opère un malade pour ulcère. On lui fait une gastro-enterostomie (à tort, dit-on aujourd'hui). L'ulcère récidive sur la bouche. On fait une large résection. Tout va bien pendant des mois, puis un ulcère se montre sur l'anastomose.

Le fait est rare, c'est entendu (une ou deux fois sur cent) mais il existe. Il prouve que notre opération, si large qu'elle ait été, n'a pas détruit **la cause** même du mal.

FAUT-IL **pour cela renoncer ?** Considérer que nous ne savons obtenir que des résultats temporaires?

Oh! Que non!

D'abord, parce qu'il y a des **résultats d'emblée définitifs,** ensuite parce que dans la chirurgie du sympathique nous disposons déjà, à l'heure actuelle, de **tests** qui nous apprendront si nous avons des chances plus ou moins grandes de succès. Ce sont les **infiltrations anesthésiques** qui nous disent si notre opération sera utile ou si elle est vouée d'avance à l'échec.

Nous aurons peut-être un jour des tests analogues pour la chirurgie endocrinienne.

Nous saurons peut-être un jour faire autre chose qu'**enlever** une glande malade, que **supprimer** un tronc sympathique au fonctionnement perturbé.

Déjà, en attendant les **greffes d'organes** dont on cite de ci de là quelques exemples probants, nous entrevoyons les moyens de **réactiver** une glande déficiente. (Neurectomie sinucarotidienne dans la maladie d'Addison, etc.)

Mais, en restant sur le terrain actuel, cherchons à réfléchir sur ces **inconnues** qui font nos échecs, nos **récidives,** qui entrainent encore tant d'incertitudes dans la chirurgie en général et dans la chirurgie physiologique en particulier.

On les comprendra mieux si l'on considère tout d'abord que cette chirurgie s'attaque non à une lésion locale qu'elle n'aurait d'autre but que de supprimer (comme un kyste, une ostéite, une tumeur), mais bien à des **systèmes régulateurs,** à des **organes** qui régissent le mécanisme intime de la vie.

Or, la **pathologie de ces systèmes régulateurs** nous est encore plus mal connue que leur physiologie qui est entourée elle-même encore de tant d'obscurité. Elle n'obéit pas aux lois de la path que nous avons connues jusqu'ici. Pourquoi, objectera-t-on, s'attaquer alors à eux si nous n'avons pas de bases physiologiques suffisantes? Je pense que nous sommes tout de même en droit de le faire. D'abord parce que, si rudimentaires que soient nos connaissances, elles nous permettent tout de même d'obtenir, par des opérations bien dirigées, très logiques, des **résultats satisfaisants** et des **guérisons vraies** dans un pourcentage considérable.

Ensuite parce que nous avons le devoir, **pesant et analysant bien chaque cas,** de faire profiter la physiologie des constatations que nous faisons et qu'elle serait incapable, toute seule, de faire sur l'animal de laboratoire. Mais, sur cette utilité de la **chirurgie d'observation,** je ne veux pas m'étendre ici, en ayant discouru ailleurs après Nicole, Leriche, etc.

Quoi qu'il en soit, cette chirurgie étant la **chirurgie des mécanismes intimes de la vie,** elle va être soumise, dans ses indications et ses résultats, à une **infinité de conditions** qui, dans chaque cas, feront varier les données du problème et ses inconnues.

(Lire la suite en troisième page).

ÉTUDIANTS !

Prochainement, « l'ECHO » va prendre une nouvelle extension

Vous y lirez CHAQUE SEMAINE : Des pages spécialisées
CHAQUE MOIS : La page de l'Empire

Nous vous donnerons de plus amples détails dans notre prochain numéro.

Après « La Suisse et ses Étudiants », l'ÉCHO publiera

ANTIBES

cité du muscle et du nouvel esprit français

par **Aimé REBAUD,** Professeur de lettres au Lycée de Roanne, Président du Stade Roannais, Lauréat de l'Académie française.

ETUDIANTS SPORTIFS, CE REPORTAGE commencera le 15 NOVEMBRE

SOUVENEZ-VOUS

MES CAMARADES,

Pour la seconde fois depuis la défaite vous allez connaître une rentrée. Pour la seconde fois le premier acte de l'année scolaire sera votre réunion aux côtés de vos professeurs au cours de la cérémonie du salut aux couleurs.

Devant le drapeau, souvenez-vous. Souvenez-vous de ceux qui devraient être à vos côtés et qui sont morts. Morts au combat, morts en captivité. Je vous rappelais dans le premier numéro de ce journal la phrase d'Auguste Comte: « Les vivants seront toujours et de plus en plus gouvernés par les morts ». Sachez faire de nos morts vos compagnons et vos guides. A vous d'agir pour que leur sacrifice soit plus que le seul sauvetage de l'honneur auquel beaucoup ont cru que se limiteraient les conséquences de leur héroïsme.

Souvenez-vous de ce que vous devez à votre Patrie. Des leçons de la défaite il n'en est pas de plus éclatante que la confirmation de la réalité de la Patrie. On a trompé une large fraction de notre peuple. Pendant des années des intellectuels se sont acharnés à détruire en lui l'amour de la Patrie. Maintenant que celle-ci est vaincue, ils doivent comprendre de quelle utilité elle était. Dans les malheurs présents, ceux qui souffrent le plus sont certainement les petits, ceux auxquels on avait fait croire qu'ils n'avaient besoin d'aucune Patrie.

Souvenez-vous que vous appartenez à une Nation qui fut grande. Mais ne croyez pas que la France présente soit égale à la France du passé. Affirmer et croire le contraire serait une risible et dangereuse prétention. Prenant conscience de l'abaissement de votre pays, vous aurez la ferme volonté d'agir de telle sorte que, par vous, votre Nation sera rendue à son destin de grande puissance.

Souvenez-vous que, selon un mot d'un journaliste célèbre, dans les années qui précédèrent la guerre « la France n'était plus française ». On y raisonnait non pas en fonction de l'intérêt et des possibilités de la Nation, mais, constamment tournés vers l'étranger, nos dirigeants attendaient toujours leurs consignes et d'illusoires secours de l'extérieur. Maintenant nous devons compter sur nous et sur nous seuls.

Souvenez-vous que la France a su accepter et a su vivre sous un régime d'autorité. Ses grands monarques, de Philippe le Bel à Louis XIV régnaient en souverains absolus. Leur autorité pourtant n'était pas despotique. C'est qu'ils savaient qu'ils la tenaient de Dieu, et la loi divine réglait et limitait leur pouvoir. Aussi vous ne craindrez pas les formes autoritaires indispensables au relèvement du pays ; mais vous saurez que cet humanisme chrétien, qui est l'essence même de notre civilisation, c'est l'apport magnifique que nous pouvons faire à l'Europe de demain.

Souvenez-vous enfin de la parole du Maréchal: « La vie n'est pas neutre ». Vous prendrez donc hardiment parti pour la Révolution nationale.

MES CAMARADES,

L'époque n'est plus où le jour de la rentrée on pouvait se permettre d'envisager la façon la plus agréable de passer l'année scolaire, l'époque n'est plus où l'on pouvait songer à ne travailler que pour soi, l'époque n'est plus où il était suffisant de rêver de se faire une situation.

« Vous devez vous considérer comme mobilisés jusqu'à votre mort », disait récemment dans un camp d'Allemagne M. l'ambassadeur Scapini. Cette parole qu'ont si bien compris nos frères prisonniers, vous la mettrez en pratique vous aussi, afin que lorsque ces derniers reviendront, il n'aient qu'à joindre leurs efforts aux vôtres.

Vous êtes mobilisés pour la Révolution nationale. Vos travaux, vos efforts, vos peines vous dépassent: ils doivent servir, à travers vous, au redressement du pays derrière le Maréchal.

Jean RENON.

PARMI DES SOLDATS MORTS

DANS les Danses Macabres *la Mort se rit de la vanité de ses victimes. Elle a beau jeu. L'humanité, à en croire les moralistes, n'est-elle pas composée d'acteurs qui veulent jouer leur rôle jusqu'au bout et même au delà? Si le moribond y renonce, il doit savoir que dans son entourage on ne se résigne pas à ce qu'il refuse à tenir son rang dans la mort. Les pompes funèbres, c'est-à-dire « la vanité des vanités », lui seront imposées comme à un enfant des hochets, pour le grand contentement de ceux qui les reçoivent à leur place. Pourtant, devant le dépouillement de pauvres héros, ces moines mis en terre sans cercueil, ces paysans conduits au cimetière avec tant de simplicité, ces soldats dans les hôpitaux (c'est d'eux qu'il s'agit ici) ne doit-on pas dire à la Mort avec saint Paul: « O Mort, où est ta victoire? »*

Dans les salles ensoleillées, la Mort, familièrement, a désigné ses victimes comme dans un jardin on choisit des fleurs pour une gerbe : les trop éclatantes ont des chances d'y passer, mais aussi quelques-unes, insignifiantes, pour compléter l'ensemble. En glissant le long des lits elle marque certains visages. Aussitôt les traits se fixent comme pris sous un masque terreux. Seuls les regards résistent, s'animent, s'intensifient, eux qui ne veulent pas s'éteindre. Les lèvres desséchées se ferment et n'ont pas assez de force pour faire entendre des mots, les pauvres derniers mots, insignifiants pour ceux qui les entendraient ici, précieux pour ceux qui ne pourront jamais les connaître. Mais les yeux ont parlé. Avec une obtination douloureuse ils se sont arrêtés sur la photographie d'une petite fille, sur un crucifix ou sur une vision lointaine.

Puis c'est la nuit pour ces hommes qui ne veulent pas mourir: un sursaut, la dernière lutte inégale (ils sont déjà battus!); alors le calme impressionnant, soumission et recueillement devant le grand mystère dont ils sont les seuls témoins.

ICI *on n'essaie pas de retenir le cadavre vers son retour à la poussière. On ne cherche pas à lui donner cette apparence d'un rôle important qu'il jouerait encore. Dans son suaire, tout mince, tout fragile, il reste anonyme. On se tromperait sur cette face d'où la vie s'est retirée en emportant les mouvements, les tons, les tics qui la rendaient personnelle, humaine: les mêmes traits indistincts appartiennent à tous ceux qui se succèdent à la morgue, le même bouleversement rigoureux, le même cercueil.*

Pauvres planches mal jointes, rapiécées, badigeonnées, qui n'ont même pas l'attrait du cercueil en bois blanc de la campagne, le drap tricolore, il est vrai, leur donne jusqu'au cimetière un peu de gloire, attire sur le parcours quelque respect.

Au lieu de l'écœurant étalage des caveaux de famille qui agite le champ du repos, c'est pour eux l'austérité tenace de trois cents tombes qui s'alignent en rangs impeccables, sans couronnes, sans fleurs. Des croix noires, quelques plaques blanches pour le croissant, de la terre qui se refuse à tout camouflage, à toute autre verdure que les feuilles d'automne poussées sans bruit par le vent comme des pièces d'or pour le prix d'un mystérieux passage.

La petite plaine se butte au remblai de la ligne où les trains marquent les heures avec des appels désespérés et un bruit de ferraille qui se perd derrière les arbres, mais en face elle repart par dessus la ville, les collines, les forêts, jusqu'aux montagnes qui bordent l'horizon, fières, inhumaines, hors du Temps elles autres, hors des mascarades de la Vie.

Jean CHAMPOMIER.

MémoNum © montpellier3m

LA VIE DES UNIVERSITES

UNIVERSITES DE CLERMONT-Fd ET DE STRASBOURG

M. PIERRE PINSSEAU A SOUTENU AVEC SUCCES SA THESE DE DOCTORAT ES LETTRES

Samedi 18 octobre, devant une nombreuse assistance, M. Pierre Pinsseau, docteur en droit, juge d'instruction à Clermont-Ferrand, a soutenu dans le grand amphithéâtre de la Faculté des Lettres sa thèse de doctorat ès lettres, d'histoire et de géographie.

M. Pierre Pinsseau avait choisi comme sujet de thèse : « Un curé constitutionnel : l'abbé Vallet, député aux Etats Généraux de 1789 ».

Après un brillant exposé de près de trois-quart d'heure, M. Pierre Pinsseau a pertinemment répondu aux nombreuses et délicates questions qui lui ont été posées par les membres du jury.

Les thèses complémentaires furent également fort intéressantes : « La Compagnie des seigneurs du canal de Briare » et les « Canaux de France » (topographie du canal de Briare) retinrent l'attention de l'auditoire et furent soulignées de maints signes d'approbation du jury.

Le jury, composé de M. Lasbax, doyen de la Faculté des Lettres, président et de MM. Ribes, Henry Bosnat et Lucien Gachon, professeurs, décerna à l'unanimité à M. Pierre Pinsseau, le grade de docteur ès lettres en l'assortissant de la mention très honorable (très bien) et de ses félicitations.

■ ■

AMICALE DES ETUDIANTS EN LETTRES DE CLERMONT-FERRAND

L'Amicale des Lettres se propose cette année, comme par le passé, de venir en aide aux étudiants dans leur travail, de leur procurer des distractions et de semer à la Faculté la joie et l'entrain.

Elle met à la disposition de ses adhérents une bibliothèque dotée d'ouvrages destinés à les aider dans la préparation de leur programme, d'auteurs modernes et d'un choix de livres récemment parus.

Les adhérents à l'Amicale pourront, sans acquitter comme l'an passé une seconde cotisation, puiser dans la bibliothèque du Groupe d'Etudes Latines.

L'Amicale procure des correspondants aux étudiants éloignés et continuera comme par le passé à remettre à MM. les Professeurs leurs travaux pratiques et à les leur retourner une fois corrigés. Les cours et les corrigés dactylographiés publiés par l'Amicale leur rendront de grands services.

Une salle de lectures mettra à la disposition de chacun des revues et des journaux littéraires, des hebdomadaires et des quotidiens divers.

Sous l'impulsion de l'Amicale, les étudiants pourront se réunir et débattre « à la bonne franquette » les questions de littérature, de musique et d'art qui leur sont chers. Nous comptons organiser des sorties promenades, des tournois de bridge, etc. L'Amicale des Lettres se tiendra en relation avec les étudiants prisonniers de l'Université de Clermont et de Strasbourg, et leur envoie, à quelque Faculté qu'ils appartiennent, des livres et des colis de vivres.

Les étudiants pourront se renseigner à notre permanence, 34, avenue Carnot, chaque jour de 14 à 16 heures. Le prix de la cotisation est fixé à 15 francs.

■ ■

FACULTE DES LETTRES

Jusqu'ici les Facultés des Lettres de Clermont-Ferrand et de Strasbourg avaient des programmes différents. Comme suite à une récente décision, les professeurs auront désormais des cours communs aux deux Facultés sur des programmes communs. Les étudiants comme les professeurs se réjouissent de cette fusion tant attendue.

M. Flottes, chargé des cours de littérature française à la Faculté de Clermont-Ferrand, vient d'être désigné pour occuper la chaire correspondante à la Faculté de Rennes.

Auteur d'une brillante thèse, **La Pensée politique et sociale d'Alfred de Vigny**, et de divers ouvrages sur Baudelaire, Sully-Prudhomme, Leconte de Lisle, ses cours sur les **Poèmes Antiques** de Leconte de Lisle et sur **Les Fleurs du Mal** furent particulièrement suivis. Il avait succédé l'an passé à M. le professeur Elie Carcassonne.

Son successeur? On chuchote mais peu de certitudes. Patience...

Des cours préparatoires à l'agrégation de lettres et de langue italienne seront donnés cette année à la Faculté par les professeurs de Clermont-Ferrand et de Strasbourg.

M. Louis Tournebize vient d'être nommé professeur adjoint d'histoire et de géographie au Lycée Lyautey à Casablanca. Président de l'Amicale des Etudiants en Lettres de Clermont-Ferrand depuis octobre 1938, il sut organiser des manifestations estudiantines particulièrement brillantes : en juin 1939, une représentation du **Barbier de Séville** au Théâtre Municipal de Clermont-Ferrand avec une troupe bénévole uniquement composée d'étudiants. En juillet 1939, il forma le Groupe clermontois d'étudiants qui participa au voyage de propagande en Roumanie, voyage qui se termina par la mobilisation de jeunes voyageurs à Tunis. De retour en France avec la reprise de l'activité universitaire, Louis Tournebize organisa, au profit des étudiants prisonniers, avec le concours de ses camarades de l'Amicale une soirée théâtrale qui fut très appréciée, et permit d'envoyer de nombreux colis, livres et vivres. Nous souhaitons à notre camarade que cette nomination lui ouvre une brillante carrière.

LES EXAMENS

Les examens se passent à la Faculté depuis le lundi 20 octobre. Signalons à titre documentaire quelques sujets.

Etudes littéraires classiques. — Composition française. Un de ces trois sujets au choix :

1° La place de **Bérénice** dans le théâtre racinien;

2° L'influence de **René** sur la littérature française;

3° Quel est, au regard de l'éducation scolastique, la nouveauté des méthodes mises en œuvres pour l' « **institution** » de Gargantua?

Version latine. — Cicéron. « De Senectute », chapitre XV.

Etudes grecques. — Version : « Antigone ». Vers 162 à 196.

Littérature française. — Un des trois sujets au choix :

1° Le style de **René**;

2° L'Inde dans les **Poèmes Antiques**;

3° « L'épitre française, écrit Sebillet, n'est qu'une lettre missive mise en vers : comme tu peux voir... aux Epitres de Marot, et autres tels faniés poètes. » Caractériser de façon moins sommaire les Epitres de Marot.

Certificat de psychologie. — La connaissance de soi : sa nature, sa valeur et son rôle dans la psychologie humaine.

■ ■

M. Lavarenne fera son premier cours de latin le lundi 3 novembre à 14 heures.

■ ■

Plusieurs mariages d'étudiants en lettres durant les vacances :

Jacques Cabanne, philosophe, et Andrée Floirac, étudiante en anglais.

— Jean Taques et Hélène Maillet, tous deux étudiants en lettres pures.

— M. Bloch et Lucienne Arbos, fille de M. le professeur Arbos.

Toutes nos félicitations.

UNIVERSITE DE GRENOBLE

ECOLE DE MEDECINE DE GRENOBLE
Session d'octobre

1re Année. — Anatomie : Muscle grand adducteur; artère cubitale; nerf médian à la main gauche.

Physiologie : Mécanisme de la sécrétion urinaire; rôle de l'élasticité artérielle et cause de la pression sanguine; digestion des albuminoïdes.

2e Année. — Physiologie : Coagulation du sang; sécrétion interne du pancréas; innervation et mécanisme respiratoire.

Chimie : Glutation; carloxyhémoglobrire; constante d'Acubart.

Pour l'oral, le jury était réparti comme suit :

Président : M. Noël, de Lyon : anatomie.

Dr Corneloup, directeur de l'école : physiologie.

Dr Roget : histologie.

M. Massot : chimie.

M. Alomenc : physique.

Le Dr Vatreille devait faire passer les épreuves d'anatomie, mais étant occupé à faire passer le concours d'internat, il fut remplacé par le président du jury, M. Noël, professeur d'histologie à la Faculté de Médecine de Lyon.

COURS D'ETRANGERS DE L'UNIVERSITE DE GRENOBLE
(Langue, littérature, civilisation)

La 45e session des cours organisés à la Faculté des Lettres de l'Université de Grenoble par le Comité de patronage des Etudiants étrangers s'ouvrira le lundi 3 novembre. Une expérience de près d'un demi-siècle et un personnel éprouvé permettront, malgré les difficultés de l'heure, de maintenir un enseignement riche et complet et une préparation intégrale aux divers examens intéressant les étrangers (deux certificats et trois diplômes de hautes études). Les étudiants reçoivent chaque semaine neuf heures d'enseignement spécial, dont trois heures sont assurées par le professeur de philologie moderne de l'Université, directeur de l'Institut de Phonétique. En outre, grâce à une organisation très souple, l'enseignement normal de la Faculté s'intègre pour une vingtaine d'heures par semaine dans l'horaire des étudiants étrangers et un grand nombre de cours publics (Histoire et géographie régionales, histoire de l'Art, etc.) offrent un complément apprécié aux amateurs de culture générale.

Les inscriptions sont reçues dès maintenant. Pour tous renseignements s'adresser au secrétaire général du Comité de patronage des Etudiants étrangers, Faculté des Lettres, place de Verdun, Université de Grenoble.

■ ■

INSTITUT COMMERCIAL DE L'UNIVERSITE DE GRENOBLE

Nous rappelons que les examens d'entrée à l'Institut Commercial auront lieu les 27 et 28 octobre, à 8 h., à la Faculté de Droit. A ces examens, qui sont gratuits, doivent se présenter les étudiants et étudiantes qui n'ont pas de titres les en dispensant, conformément à l'arrêté ministériel du 16 novembre 1912.

Pour s'inscrire, il suffit d'adresser une demande sur papier timbré avant le 23 octobre à M. le Secrétaire de la Faculté de Droit et d'y joindre un extrait de son acte de naissance sur papier timbré.

■ ■

ECOLE DES INGENIEURS HYDRAULICIENS DE GRENOBLE

Les élèves ingénieurs hydrauliciens de Grenoble viennent de procéder au renouvellement du bureau de leur association placée sous la présidence d'honneur de M. Haegelen, ingénieur en chef des Forces Hydrauliques du Sud-Est, directeur de l'Ecole.

Ont été choisis :

Président : M. Léonide Ivanoff.

Vice-président : M. Pierre Courdouan.

Trésorier : M. Waksman.

Secrétaire : M. Jean Faubert.

Délégué aux visites d'usines: M. Jacques Garnier.

Chargé de cours : M. René Riedoz.

Rappelons à cette occasion que l'Ecole des Ingénieurs Hydrauliciens de Grenoble est la seule en France, spécialisée dans les questions hydrauliques. Grâce à l'enseignement supérieur qu'ils reçoivent des maîtres éminents et s'inspirant des exemples nombreux rencontrés dans une région si riche en installations hydrauliques, les élèves de l'Ecole acquièrent les connaissances nécessaires pour résoudre tous les problèmes de l'hydraulique moderne.

Leur valeur se confirme surtout dans l'étude et la mise en valeur des installations hydro-électriques et d'adduction d'eau; à tel point que depuis la création encore récente de l'Ecole, sa renommée s'est étendue très vite en France et à l'étranger.

UNIVERSITE DE LYON

FACULTE DE DROIT

Séance solennelle de rentrée. — La séance de rentrée de la Faculté aura lieu le lundi 3 novembre prochain. En voici le programme:

— à 8 h. 30, dans la Cour de la Faculté, cérémonie du Salut aux Couleurs, suivie de l'appel des étudiants en Droit morts pour la France.

— à 9 heures, dans le grand amphithéâtre de la Faculté, aura lieu la séance traditionnelle, qui débutera par un discours de M. le doyen Garraud; puis sera lu le rapport sur les concours de fin d'année; enfin, les lauréats de ces concours recevront leur diplôme.

Tous les étudiants se feront un devoir d'assister intégralement à cette cérémonie. Leurs familles y sont cordialement invitées.

■ ■

UN ACCORD ENTRE L'ASSOCIATION GENERALE DES ETUDIANTS ET L'ASSOCIATION EN DROIT

La reconstruction de la France exige l'union de tous les Français. Telle est la vérité qui s'impose avec force à chacun de nous.

A cette union, les Eudiants lyonnais ont voulu contribuer. Mieux ils ont donné l'exemple. Spontanément, d'eux-mêmes, ils ont réalisé entre eux une union entière et loyale. C'est ainsi que l'Association Générale des Etudiants de Lyon (A. G. E. L.) et l'Association des Etudiants en Droit de Lyon (A. D.) ont entamé des pourparlers qui se sont déroulés dans une atmosphère confiante et pleine de compréhension, empreinte de camaraderie, et qui viennent d'aboutir à un accord qui a été signé le 17 octobre.

Aux termes de cet accord, l'A. D. rentre dans le sein de l'A. G. E. L., dont elle devient la section de Droit, tout en gardant, outre son nom, ses traditions et son activité. Tous ses membres font partie de l'A. G. E. L., de plein droit et sans aucun frais supplémentaire; ils bénéficient, de ce fait, de tous les avantages accordés par cette association, notamment de l'accès à ses locaux, salles de travail, de lecture, de jeux, à son bar et à son Restaurant-Etudiant à prix réduits, de l'accès enfin à sa section théâtrale, etc., et de réductions importantes dans de nombreuses salles de spectacle.

En signant cet accord, les dirigeants de l'A. D. étaient sûrs de répondre aux vœux des Etudiants Lyonnais qui déjà manifestent leur joie de voir se réaliser une union nécessaire.

LE PROGRAMME DE L'A. D. POUR 1941-1942

Mais, ce faisant, l'A. D. n'abdique rien de sa personnalité ni de son autonomie. Et c'est un programme plus développé encore que celui de l'an dernier qu'elle a élaboré pour la nouvelle année scolaire.

Tout d'abord, l'A. D. offre à ses adhérents **l'accès à ses salles de jeu et de travail**, à la Faculté même, salles où sont mis en lecture un grand nombre de journaux et de revues.

Elle conserve ses **services de logement** et de **placement**, qui fonctionneront en liaison avec les services similaires de l'A. G. E. L., et elle organise un nouveau **service d'orientation professionnelle.**

En outre, un **Centre Etudiant d'Action Corporative** (C. E. A. C., va être créé, son rôle pratique sera très important.

De plus, l'A. D. organisera, comme chaque année, son **Salon d'Art Etudiant** et ses célèbres **tournois de bridge et de jeux divers**, ainsi que des **conférences mensuelles** et des **réunions amicales**, plus fréquentes.

Quant à la **Section Sportive**, elle gardera son activité, avec ses équipes de **football**, de **rugby**, de **basket**, sa section **d'athlétisme**, son cours de **gymnastique**. Enfin, une **salle d'escrime sera aménagée à la Faculté même.**

Ce programme n'est pas limitatif. Des idées nouvelles pourront venir l'augmenter.

En contribuant à une meilleure entente entre les étudiants, en accordant à ses membres de nombreux avantages, en établissant enfin des rapports confiants avec son Président d'honneur, M. le doyen Garraud, et le Corps Professionnel, l'A. D. a conscience de faire œuvre utile. Elle espère que les Etudiants comprendront la portée de son effort et viendront, en masse grossis ses rangs.

O. JASSERON.

■ ■

ECOLES DES SCIENCES POLITIQUES

Le Centre d'Etudes politiques et administratives, filiale de l'Ecole libre des Sciences politiques en zone libre, organise, à partir du 3 novembre, des conférences de préparation aux concours du ministère des Affaires étrangères.

Les candidats désireux de s'inscrire à cette préparation sont priés de s'adresser au secrétariat du Centre, à Lyon, 15, quai Claude-Bernard (Parmentier 20-28).

ECHOS DE SCIENCES-PO « ANNEE NOUVELLE »

Le Centre d'Etudes Politiques et administratives de Lyon, sentinelle avancée de l'Ecole Libre des Sciences Politiques de Paris, en zone non-occupée, va reprendre son activité le lundi 3 novembre. La vie avait tourné quelque peu au ralenti depuis le mois de juin dernier. Et au Secrétariat Général du Quai Claude-Bernard, ne battait plus discrètement que le pouls amenuisé des services administratifs. Mais voilà que déjà le va et vient des élèves commence, car le registre des inscriptions est au cran de clôture, et, domaine plus troublant, celui des examens de Novembre accueille les adhésions des derniers courageux. C'est l'aub'e d'un n'ouvel an de nos études... Les élèves de première année, tout frais inscrits, nombreux déjà, je crois, assistent — émus un peu, timides encore, dépaysés — au départ ronronnant de la machine.

Il semble avoir pris assurance et assiette plus sûre, ce centre, auquel nous souhaitons âprement courte vie, puisqu'il ne la doit qu'à cette ligne qui fend en deux la chair de la France. La Faculté de Droit lui prête un foyer confortable: peu à peu, il s'y sent chez lui.

Comme annoncé au terme de l'an passé, nombreux sont les changements du régime de l'Ecole à cet automne. Nous les signalerons en leur temps, au cours de ces « échos » dont notre journal se fera quelquefois le héraut. Disons seulement que l'un d'eux surtout semble assez peu goûté de nos sœurs étudiantes: celui qui soumet l'admission des jeunes filles à un examen d'entrée... car, craignent-elles, leur supériorité sur notre sexe est de la sorte trop étalée, puisque cet examen est pure manœuvre défensive et apeurée du clan masculin, pour endiguer leur flot vainqueur... Nos charmantes camarades redoutent de se sentir trop ostensiblement plus intelligentes que nous. Leur modestie en souffre. C'est gentil de leur part!

L'on sait que désormais le cycle des études de « Sciences PO » porte obligatoirement sur 3 années, cela laisse plus de champ aux déploiements du travail personnel. Et, ça évite aussi l'indécision d'un choix délicat aux irrésolus... Il ne leur reste plus qu'à discerner leurs préférences envers les cinq sections de l'Ecole: Diplomatique, Administrative, Finances Publiques, Economie privée, Générale: cette dernière pourra servir de réceptable aux cœurs innombrables!..

Au point de vue des cours nouveaux (dont nous passerons une revue succinte dans une prochaine chronique), Paris est plus favorisé que Lyon, et le programme de ses cours plus alléchant. M. Joseph Barthélemy distraira de nombreuses heures de sa tâche de Garde des Sceaux pour ne pas être infidèle à la rue Saint-Guillaume, où sa fine bonhommie et sa science éloquente l'ont rendu depuis longtemps si populaire.

J'aperçois que le cours de Droit des Gens a fondu à l'épreuve des temps présents, et que M. Basdevant ne lui consacrera désormais plus que trois semestres au lieu de quatre... Pauvre Droit des Gens! Que ne lui aura pas épargné en toutes choses notre époque!

En un domaine bien différent, notre Ecole subit l'empreinte de l'actualité. Le programme proclame hautement que les matières examinables comporteront depuis ce jour Culture Physique et noble sport d'équipe... Et, comme en un dernier soupçon, plein de défiance envers la vocation athlétique des mis en cause, de préciser qu'en la matière, coefficient 1,5 sera attribué à l'assiduité et 0,5 seulement à l'examen final... A quand les diplomates et magnats de la haute finance champions de saut à la perche ou de water-polo?

Je reviendrai dans ces colonnes, vous donner des nouvelles de « Sciences Po ». La fois prochaine, nous nous initierons aux éléments et à la nature de nos études. Viendront plus tard les petits potins incessants de la vie si active de l'Ecole. A bientôt.

Pour vous, mes camarades, qui allez retrouver les cours heureux de vos études, joyeux revoir, et année pleine de science et de progrès!

A vous, nouveaux arrivés à notre Ecole, bienvenue parmi nous...

Et vous, chers anciens, qui souffrez l'amère séparation dans les camps d'où vos pensées pleurent la douce France; à vous aussi que nous ne retrouverons pas, qui reposez à jamais parmi les champs des Flandres ou de Champagne, notre tristesse affectueuse et fière va vers vous.

Louis-Jacques ROLLET

UNIVERSITE DE MONTPELLIER

La rentrée solennelle des Facultés aura lieu cette année, le 5 novembre. C'est M. Vialleton, professeur de Droit Civil à la Faculté de Droit qui prononcera le discours discours d'usage. Il nous parlera de « Balzac, juriste ».

UNIVERSITE D'ALGER

ALGER FACULTE DE DROIT

M. Lebreton et M. Coste-Floret, agrégés, viennent d'être nommés respectivement professeurs titulaires des chaires de droit civil et de procédure civile.

Les étudiants de la Faculté de Droit d'Alger, par la voix de **L'Echo**, ainsi que ce dernier, les prient d'accepter leurs très respectueux compliments.

LA SUISSE ET SES ETUDIANTS

(Suite de la première page)

MAIS voici à nouveau l'heure des « kneippes ». La Salevia du Schaffli (2) et la Sarinia au Rossli (2) rivalisent d'entrain. Or, les rites sont plus stricts encore, paraît-il, dans les sectons alémaniques Le délégué des étudiants français, M. d'Yvoire, veut assister à une de leurs « tenues ». On le conduit à l'Hôtel des Trois Rois où la Burgundia, de Benne, s'est réunie. Autour d'une table en fer à cheval, des hommes, dont beaucoup ont plus de cinquante ans, tous coiffés de la casquette rouge, boivent, causent, s'amusent ou interrompent brusquement leurs jeux et leurs bavardages, lorsque le Président frappe de sa rapière la table sonore. Le climat, la « stimmung » sont excellents. M. le Conseiller fédéral Etter (ministre de l'Intérieur), ancien Président de la Confédération et qui le sera à nouveau l'an prochain, se trouve dans la salle. Averti qu'un Français est là, il se lève aussitôt et le salue en rappelant les liens intimes qui unissent la France et son pays, la place éminente que la France tient dans sa vie publique (seule, elle a une ambassade à Berne, seuls ses Chefs d'Etat s'adressant aux Suisses commencent leurs lettres par cette formule étonnante: « Chers alliés et confédérés ») Et cette place privilégiée, elle l'a non seulement dans la vie publique, mais jusque dans le cœur de chaque confédéré. Au milieu de cette section alémanique, M. Etter parle en français et son dernier geste est pour boire à la France et à son relèvement, au Maréchal et à son œuvre. Tous, debout, boivent avec lui. Excès d'honneur, de fierté et d'émotion, le délégué français hésite un instant à répondre. Il le fait cependant, disant la gratitude française pour l'exemple d'équilibre que reste la Suisse dans un monde en folie aussi bien que pour tout ce qu'elle lui doit au long de son histoire: les Suisses massacrés le 10 août 1792, l'Université des internés français à Burgdorff, deux temps d'une fidèle et incomparable amitié...

Il n'était pas possible de commenter plus longuement le sens du sacrifice des Tuileries (que commémore le nom de la section des Etudiants Suisses de Lucerne: « Semper fidelis ») il n'en était pas besoin. Un texte emprunté à la Revue Civique de la République de Genève, le montre assez: « Abattu le mur vivant des Habits rouges, c'était la révolution qui se ruait sur l'Europe et sur le monde; — son cycle ne s'achève qu'aujourd'hui et dans quel redoublement de sang et d'horreurs... Nous aimons et vénérons que le nom suisse ait été lié pour les siècles, en cette aube affreuse de désordre, aux gardiens magnifiques de l'honneur et de la fidélité... »

■ ■

LA journée du 1er septembre commence par un « Requiem » en mémoire de tous ceux qui depuis 100 ans passèrent dans les rangs de la S. E. S. faite, elle aussi « de plus de morts que de vivants ». Elle se poursuit par une deuxième assemblée générale où, contrairement aux traditions, c'est par acclamations qu'est élu le nouveau président, un Berchtoldien, Aloys Hürlimann. Ne faut-il pas témoigner d'une indissoluble unité des esprits? Les drapeaux des 43 sections sont suspendus à la tribune, font à la salle une somptueuse et frémissante décoration.

Or, l'heure arrive vite où le Congrès doit se transporter vers la prairie sacrée du Rütli. Jeunes et vieux, étudiants en « vollwichs », officiers et ecclésiastiques, tous s'entassent tant bien que mal, à Brunnen sur un respectable bateau à aubes. Après un circuit sur le lac d'Uri d'une grandiose sauvagerie, il s'arrête au pied d'un sentier qui s'insinue entre les falaises et les forêts pendantes sur les eaux. Quelques pas et voici la clairière où, en 1291, Arnold de Melchtal et les autres signèrent le pacte fameux. Aucun décor que la couronne des arbres autour du pré et — au milieu — un immense pavillon rouge à croix blanche. C'est devant lui que le « füchse » les nouveaux vont recevoir le sautoir qui fera d'eux des membres actifs de la S. E. S. C'est devant lui que les anciens ayant passé cinquante ans dans la Société se verront remettre par un président de 25 ans, les insignes qui témoigneront de leur qualité de vétérans. Parmi ces vétérans un moine s'avance: on murmure son nom, le Père Sigismond de Courten, de l'Abbaye d'Einseideln (N.-D. des Ermites). Il semble trouver tout naturel de se voir ainsi décoré des mains d'un étudiant. Mais il faut se restaurer maintenant. Un pick-nick s'improvise. Et, au milieu des étudiants, l'on verra le Conseiller fédéral Etter aussi bien que le Père de Courten aller chercher son morceau de pain, son saucisson et sa canette de bière. Les gens restaurés, le bateau repart. Adieu, rivages désirés... A chaque port, une section débarque. La dispersion commence. Le soir, à Brunnen, il restera encore assez de monde pour organiser une brillante soirée (officieuse) que les gracieuses schwyzoises orneront de leur éclat. Mais désormais la « fête centrale » est terminée.

Adieu... A bientôt... A la fête centrale 1941: Lugano.... La Suisse italienne: son éclat, son soleil.. s'il plaît à Dieu...

(A suivre). J. B.

(1) Voir : I « La Société des Etudiants Suisses et son passé » dans **l'Echo des Etudiants**, numéro du 18 octobre 1941, et II « La Société des Etudiants Suisse à la veille de son Jubilé » dans le numéro du 25 octobre 1941. ....

(2) Noms d'hôtels.

A vous, jeunes étudiants

C'est à vous que je m'adresse, Etudiants qui allez entrer aux Chantiers, au mois de novembre prochain. Vous allez donner gratuitement et généreusement huit mois de la plus belle période de votre vie. Mais savez-vous quelle va être votre existence pendant ce laps de temps relativement court? Certes quelques-uns de vos camarades qui y sont actuellement vous ont vaguement raconté ce qu'on faisait dans les Chantiers de Jeunesse; mais ils ont pour la plupart insisté sur les désagréments et les difficultés et passé sous silence les plaisirs et les bons moments qu'ils y ont vécus. Je vais vous parler sincèrement et vous communiquer mes impressions à la fin de mon séjour aux Chantiers.

Après de fatiguantes études, vous allez venir passer quelques mois de repos intellectuel au milieu de la nature. Vous en profiterez pour fortifier vos corps par la séance quotidienne d'éducation physique; ces corps en grand nombre, faibles et déprimés vous les rendrez forts et résistants par l'exercice et en régénérant votre sang au contact de l'air pur et vivifiant de la campagne. Vous vous enrichirez moralement en écoutant les causeries de vos chefs ou en vous entretenant familièrement avec eux au cours de réunions intimes. Vous vivrez en équipe dans une vraie atmosphère de camaraderie; cotayant des ouvriers, des cultivateurs, vous vous efforcerez de les mieux connaître en échangeant avec eux les idées les plus simples. Ce sera pour les psychologues un champ d'étude des plus fertiles. Vous goûterez dans les veillées et les feux de camp, les instants les plus délicieux de votre vie si vous savez en comprendre la beauté et la valeur éducative. Vous travaillerez joyeusement à des œuvres utiles, au relèvement économique du pays ou au bien-être du groupe.

Mais il n'y a pas de roses sans épines et vous rencontrez des obstacles nombreux. C'est à la façon dont vous réagirez qu'on vous jugera. Vous n'aurez pas toujours très chaud en hiver dans vos baraques en planches mais il faudra chanter quand même ; la neige empêchera parfois le ravitaillement d'arriver à l'heure prévue mais il ne faudra pas perdre votre sourire pour si peu; vous rencontrerez des voisins vulgaires et peu intéressants, ce sera à vous de les rendre meilleurs et de les éduquer par vos exemples. Ne vous posez pas en professeur de morale, vous manqueriez votre but mais agissez hardiment et sans jamais vous décourager.

Beaucoup d'entre vous seront des chefs songez à la grandeur de ce rôle. Le Maréchal a dit: « Un chef n'est pas celui que l'on impose mais celui qui s'impose ». Imposez vous à vos camarades par votre valeur personnelle et par votre dignité. Acquerrez l'esprit d'équipe de manière à le communiquer aux Jeunes que vous aurez à commander; sans lui rien de bon ne peut se faire; avec lui vous accomplirez des choses extraordinaires, vous aurez une équipe modèle qui en tout sera la première, qui fera votre orgueil et la satisfaction de vos chefs.

Alors le temps vous semblera court, vous n'aurez point hâte de revenir chez vous et vous aurez conscience que les huit mois que vous venez de passer à servir la Patrie ne sont pas du temps perdu. En plus, vous aurez acquis davantage d'expérience, de volonté et de virilité, vous serez devenu vraiment ce que Kipling appelle un « homme »

Chef d'équipe RICHARD...
du Groupement « Jeanne d'Arc ».

Chronique des Mouvements de Jeunesse

UNE ASSOCIATION DES ANCIENS DES CHANTIERS DE JEUNESSE

Cette association vient d'être créée et groupera tous les jeunes qui, au cours de leur huit mois de stage, ont loyalement servi le pays en exécutant les ordres de leurs chefs. « **Le but de l'association est de prolonger et de développer au delà du temps de stage obligatoire, l'enseignement donné et les pratiques observées dans les Chantiers sur les plans de vie personnelle, sociale et nationale** », dit le premier article des statuts.

L'association s'articule en sections communales et cantonales, en groupements départementaux et régionaux. A la base, se trouvent les sections communales et cantonales formées de petits groupes d'une trentaine de membres actifs, dirigés par des chefs de section, qui seront tout naturellement les anciens chefs ou seconds d'équipe.

Les activités essentielles des « Anciens des Chantiers » seront l'éducation civique et morale en équipe l'étude de l'organisation du travail, de l'organisation corporative et artisanale, la participation au service civique rural, l'étude de la législation familiale, de la doctrine et des institutions du nouvel Etat Français, le réveil des traditions nationales et locales, l'entr'aide et le placement.

■ ■

JEUNESSE PROVENCE RADIO

La Direction Régionale de la Jeunesse en Provence communique :

Les émissions « Jeunesse-Provence » sur Radio-Méditerranée, ont toujours lieu aux jours précédemment indiqués: Lundi, mercredi et vendredi, mais de midi 5 à midi 10 au lieu de midi à midi 5.

Les informations concernant ou intéressant la Jeunesse des Bouches-du-Rhône et du Vaucluse, passent à la fois sur Radio-Méditerranée aux jours et heures indiqués cidessus, et sur Radio-Nimes les mardi, jeudi et samedi à midi 45.

LA PROCHAINE TOURNEE DES COMEDIENS ROUTIERS

Pendant leur tournée d'automne, octobre et novembre, les Comédiens routiers de Léon Chancerel visiteront tour à tour le Sud-Ouest, de Périgeux à Millau, le Languedoc avec Nimes et Sète, la vallée du Rhône, le Lyonnais et la Loire. Ils partent avec un répertoire bien fourni où voisinent la farce des « Trois Bossus », la farce des « Moutons », une comédie de Molière: « Le médecin malgré lui », un jeu poétique et burlesque: « Pervenche ou Saint-Cogolin » et des récitations chorales « Joie 41 » et « Le Phare ».

Mais ils ne se contenteront pas de donner des représentations en soirées et en matinées, pour la grande joie des spectateurs de tous âges, ils tiendront aussi des sessions d'art dramatique, sous la direction de Léon Chancerel, où les jeunes de provinces seront initiés à la technique du chant choral de la récitation et du jeu dramatique.

■ ■

LES AUBERGES D'HIVER OUVRIRONT LEURS PORTES AUX REFUGIES

Voici l'hiver et avec lui revient le souci de l'hébergement des jeunes réfugiés sans famille que la fin des travaux des champs risque de déconcerter.

La jeunesse, une fois encore vient de résoudre le problème et les « Auberges françaises de la jeunesse », après avoir fonctionné durant toute la belle saison des vacances, vont sans formalité, ouvrir leurs portes aux réfugiés.

Elles seront organisées soit en internat annexe d'un centre de travail, soit en un centre indépendant avec ses différents aspects d'accueil et de mise au travail, de préapprentissage, d'enseignement ménager ou de travail qualifié, avec chantier rentable pour les jeunes gens de 17 à 21 ans.

Voilà de l'hébergement bien compris d'autant que le séjour est gratuit et n'est dédommagé qu'en monnaie de travailleurs selon le plus beau principe d'hospitalité: « prête-moi ta maison, je te la réparerai ».

RENDONS-NOUS SERVICE...

Etudiant Clermont-Ferrand désirerait acheter « Anatomie de Testut » corrigée par Latarget (5 vol.) et « Physiologie de Gley » (2 vol. — Ecrire: **Echo R. N. S., n. 1.**

■ ■

M. Félix, disciple du docteur Fallen, ancien capoulié du félibrige et auteur de diverses brochures philologiques, vient de terminer l'organisation et la mise au point d'un cours de langue provençale par correspondance; l'objet de ce cours est d'amener les élèves à la compréhension des œuvres de Mistral et des écrivains de son école. L'ouverture de ce cours particulièrement intéressant aura lieu le 15 novembre prochain. Pour tous renseignements complémentaires on est prié de s'adresser directement à M. Félix Andié, « Les Muriers », au Gallet-Cantant (Aix-en-Provence).

Fédération des Etudiants réfugiés

—»o«—

La libération de certaines catégories de mobilisés et d'affectés aux camps de Jeunesse étant susceptible d'intervenir très prochainement, de nombreux étudiants de la zone interdite vont se trouver de ce fait sans logement pour poursuivre leurs études en zone libre.

Le groupement des Etudiants Réfugiés de Montpellier adresse à la population montpelléraine un pressant appel: Vous qui pourriez disposer d'une chambre, vous qui connaissez des chambres à louer, vous qui pourriez loger un Etudiant, informez d'urgence, le Groupement des Etudiants Réfugiés de Montpellier, place de la Comédie. Merci pour eux.

Groupe "de Construire"

—»o«—

Les **Groupes de construire** dont le président est Robert Luce et dont le siège se trouve à Vichy, 9, rue Alquié, ont lancé le manifeste suivant :

« Français,

« **Des générations ont détruit...**

» Leur destructivité a été telle, qu'elles ont abouti à la catastrophe actuelle, à un déclassement de ce pays dans la hiérarchie des nations!

» **Que faire?**

» Il faut **construire...**

» Dans tous les domaines et tout d'abord dans celui qui est le plus symbolique : **bâtissons donc la maison claire, propre et belle.**

» **Que proposent les Groupes de construire?**

» Des réalisations immédiates : réaliser du concret évoquant le spirituel, et par cela, **retrouver l'âme de nos provinces.**

» Ils ont pour but de contribuer à la rénovation des traditions architecturales françaises en réunissant dans une même association, des hommes désireux de réaliser, à titre d'exemples, des constructions de différents types régionaux, et d'arriver par le développement de leur section « **Artistes et Artisans d'Art** », à une organisation pratique de l'Artisanat.

» Ils serviront enfin le prestige de la France en faisant connaître ces réalisations par une série de films.

Les Groupes de construire.

F. V. VERGNES
professeur d'Education Physique au Lycée de Montpellier
Les Cents Meilleurs Jeux
(préface de M. Shuler inspecteur d'E. P.)
Cinq minutes par jour pour sa santé
(préface du Professeur J. Delmas)
Causse, Graille et Castelnau Montpellier
Prix : 15 francs

MémoNum © montpellier3m

LES IDÉES ET LES FORMES...

A propos de MARIE STUART

Pierre Feuillère va présenter à Marseille les 5 et 6 novembre, la « Marie Stuart » de Jean Loisy dont la lecture publique a obtenu cet été à Vichy le plus vif succès. Nous avons demandé à Jean Loisy de nous parler de sa pièce. Voici le texte qu'il nous a fait parvenir.

DEPUIS l'enfance ou la jeunesse, je vis avec un certain nombre de grands morts de l'Histoire ou de la Légende dont les destins tragiques jouent un rôle exemplaire. Certains de ces héros sont morts depuis fort peu de temps; d'autres émergent de la nuit la plus lointaine. Ils me demandent de revivre pour la première fois, ou une fois de plus. Ils exigent de passer par ma pauvre destinée personnelle pour apparaître un peu différents à la petite part de l'Humanité qui ne les oublie pas.

Marie Stuart est le premier de ces héros dont je me suis approché avec beaucoup de ferveur, grâce à une influence et à une rencontre.

On a beaucoup écrit sur Marie Stuart. On l'a beaucoup aimée morte comme on l'avait aimée vivante. C'est assurément l'un des êtres qui ont attiré le plus de convoitises, des plus brutales aux plus délicates. J'ai lu quelques uns des ouvrages qui lui ont été consacrés: le livre récent de Stefan Zweig, la tragédie de Montchrestien, celle d'Alfiéri qui, à des titres divers, sont fort belles. Je n'ai cherché à imiter qui que ce soit, ni à m'en défendre, de même que je n'ai prétendu soutenir aucune thèse. Un simple dramatique ne saurait apporter la moindre lumière où des historiens, très doctes, s'efforcent péniblement. Si j'ai choisi le parti de Marie Stuart coupable dans le meurtre de son mari Darnley, c'est seulement parce que j'ai trouvé à cette hypothèse un profond intérêt humain et dramatique.

Je ne mets en scène que quelques heures de la vie de Marie Stuart. Après un mariage presque enfantin avec François II, roi de France, mort au terme de l'adolescence, elle a épousé Henri Darnley. Elle s'en est aussitôt éloignée avec horreur. Elle aime maintenant Lord Bothwell, le seul grand amour de sa vie. C'est un personnage de haute allure et dont on sait fort peu de chose. Bothwell veut devenir roi. Il veut se défaire du déplorable Darnley. Comment une reine, une chrétienne, consentira-t-elle au meurtre de son mari, voilà ce qui m'a d'abord intéressé.

C'est le fait divers surélevé par l'éminence des personnages et l'ampleur des intérêts.

Marie Stuart hésite longtemps, finit par consentir et se repent dès le meurtre consommé, voilà l'aspect passionnel de la pièce. L'aspect politique et l'aspect religieux dépendent étroitement du premier: si Marie cède à Bothwell, elle risque de livrer l'Ecosse au protestantisme; mais si elle s'en écarte, elle se trouve, seule et faible, privée de son meilleur général et de l'homme qu'elle aime, devant la redoutable Elisabeth d'Angleterre. Marie Stuart, en pardonnant ou en tuant, compromet ou sauve une nation et une religion. Le drame est national et religieux en même temps que passionnel.

« Marie Stuart » se déroule en quelques heures dans le même lieu. La règle des trois unités s'y trouve respectée. Je me suis imposé cette sévérité d'abord parce que mes héros et mon sujet m'y invitaient; mais, peut-être, ai-je voulu vivre ainsi avec mes héros, aborder ainsi mon sujet parce que cela exigeait un maximum de concentration dans une époque relâchée, au milieu d'un art dramatique généralement facile. Je ne prétends pas du tout par cela, qu'il convienne d'en revenir à ces règles là. Elles permirent des chefs-d'œuvre. D'autres permettront d'autres chefs-d'œuvre; je leur suis reconnaissant de m'avoir permis l'accomplissement d'un grand effort qui a été aussi, en ces années 37-38, une vive protestation.

Je demanderais volontiers aux spectateurs le même effort austère et verrait fort bien la pièce se déroulant sans entr'acte, selon une application scénique du grand principe de La Bruyère: « Le poème tragique vous serre le cœur dès son commencement... ». Mais la tension serait peut-être excessive.

C'est pour la même raison que la musique, dont je trouve le concours si souvent souhaitable au théâtre, ne me paraît pas ici nécessaire. « Marie Stuart » doit apparaître comme une illustration rigoureuse de la primauté du texte.

J'ai cherché à en rendre le style spécialement rythmé. C'est un essai de transposition du rythme des sentiments dans le rythme oratoire. Je demande pardon de ces formules. Il ne s'agit pas là de la moindre invention. Tout style véritable est rythmé et traduction d'un rythme intérieur. Mais on a tant pris l'habitude de faire parler les héros de théâtre comme l'on parle tous les jours, qu'il faut maintenant donner les explications si l'on s'est proposé un autre idéal. J'ajoute que cet autre idéal me paraît d'autant plus opportun qu'aujourd'hui c'est parler fort mal que parler « comme l'on parle tous les jours ».

Que dire de la mise en scène? Il n'y a d'évènements que psychologiques et un seul décor: une terrasse du palais de la reine d'où l'on domine Edimbourg. La beauté naîtra de la diction et des attitudes harmonieuses sur une terrasse, au bord du ciel. Les costumes devraient être blancs, noirs, rouges et violets, couleurs de l'amour, de l'orgueil, du deuil et de la mort. J'ai vécu, pendant un an, deux ou trois heures par jour, avec quelques êtres que j'aimais, espionnais, plaignais. Je les ai vus longuement, vêtus de ces couleurs là, aux feux des flambleaux et aux lueurs du clair de lune.

Pierre Feuillère a bien voulu s'intéresser à mon héroïne. Grâce à lui, elle va être, pour d'autres que pour moi-même, l'une des nombreuses « Marie Stuart » du monde tragique et lyrique où l'homme se rend, comme en pèlerinage, lorsqu'il veut prendre une vue plus ample, une mesure plus exacte de son destin.

Que le rideau se lève sur ses interprètes...

Jean LOISY.

Petite Correspondance

René NICOLAS (Oran). — Envoyez-nous d'autres dessins. Faites plus personnel.

En ce qui concerne vos vers, il faut absolument que vous vous pliiez à une règle poétique. Nous devons revenir à un classicisme. Tenez-nous au courant de vos œuvres.

Jacques SALCE. — Reçu votre nouvelle. D'excellentes choses. Mais le style est trop tarabiscoté, ce qui ne fait pas tellement neuf... Nous n'aimons guère les « lyripipions », ni « l'essentialité des choses », non plus qu'une « sensualité de mouche » (?). Ne gâchez pas vos qualités par la préciosité. Faites plus simple et continuez.

Sadion. — Vous souhaitons bon courage. Ecrivez-nous de temps en temps. Vous répondrons.

Muratet. — Bien reçu votre lettre, vous répondons longuement sous peu.

Erstettes. — Votre envoi nous a beaucoup intéressé. D'accord avec vous sur beaucoup de points. Toutefois votre plume vous trahit par endroits. Travaillez ferme. Nous avons confiance en vous.

Nous rappelons à nos lecteurs que nous ne pouvons leur donner les adresses de nos collaborateurs. Ecrivez leur à l'Echo. Nous transmettrons immédiatement.

ECONOMISER LE PAPIER

C'EST SERVIR

Afin d'éviter les invendus, achetez chaque semaine votre *Echo* chez le même dépositaire, ou mieux: Abonnez-vous.

RENTREE OU ENTREE

par **Jean GIRARD,**

Agrégé des Lettres
Professeur de Première au Lycée de Chambéry.

POUR qui enseigne, la reprise des classes cause toujours une inquiétude : le groupe de jeunes que la confiance ou éclairée ou aveugle, de leurs familles nous confie, qu'allons-nous en faire ? Saurons-nous discerner ce que la nature de chacun peut comporter de bon et faciliter son épanouissement propre, sans nuire à l'activité commune du groupe ? Ou parviendrons-nous en juil et, las et aigris de n'avoir pas « su les prendre » ? Ce souci, cette année, serait plus fort que d'habitude : organisation nouvelle des enseignements, éducation générale, action morale, autant de mots lancinants, parce qu'ils ne sont encore que des mots, et qu'il appartient à chacun de nous, dans chacune de nos classes, de les transformer en réalités.

Sur l'enseignement secondaire pèse aujourd'hui la plus lourde responsabilité, puisqu'il doit, comme auparavant, procurer aux Facultés des sujets aptes aux études supérieures, mais qu'il reçoit, en plus, la charge de pourvoir l'enseignement primaire de maitres qualifiés. Il est donc clair que la jeunesse de l'avenir dépend, dans sa totalité, de l'actuel enseignement secondaire. Supposons que celui-ci ne suffise pas à sa tâche : l'enseignement supérieur ne trouve plus où s'alimenter; l'enseignement secondaire se détériore de ses propres défauts, et périt, en plus, d'inanition; car l'enseignement primaire, mal formé par lui, ne lui apporte pas la substance, et ne parvient pas, d'autre part, à munir la masse des commerçants de bonnes habitudes d'esprit. Dès lors, tout croule. Or, l'enseignement secondaire peut-il, présentement, suffire à cette tâche maîtresse, à cette responsabilité de vie ou de mort ? Non, s'il se contente de rentrer dans le train-train de ses habitudes. Oui, s'il forme la décision d'entrer dans des pratiques nouvelles.

D'abord, l'enseignement secondaire se doit la loyauté envers soi-même. Il la doit plus encore à la confiance dont il est investi par le Chef de l'Etat et le Secrétaire d'Etat à l'Education nationale. Tandis que l'enseignement primaire a été mis en cause, aucun reproche, jusqu'à présent, n'a été adressé à l'enseignement secondaire. Quels que soient les motifs de cette discrétion, celle-ci impose aux membres de cet enseignement un devoir de probité et de modestie. Université! Nôble mot, s'il al'ume l'ambition d'embrasser tout ce qu'il est bon pour l'homme de savoir et de comprendre. Eteignoir, s'il délimite le strict contentement d'un corps qui estime se suffire à soi-même. Or les traditions de la vieille Université souveraine n'ont pas entièrement péri, et trop de ses membres se croient protégés de l'erreur par leurs titres. Qu'ils aient la fierté de leurs grades, c'est légitime. Mais un titre n'est pas acquis par le simple succès au concours. Il faut le défendre tout au long de sa carrière, jour après jour, contre l'envahissement de l'erreur. Licence d'enseignement ? Permission d'enseigner les autres, certes; mais surtout devoir de s'enseigner soi-même. Trop l'oublient et se méprennent sur ce qu'ils doivent à leur titre : il ne s'agit pas de rester cramponné à quelques tâches que l'on estime compatibles avec son titre, mais de hausser toutes les besognes qui peuvent nous être demandés à la hauteur du titre, que l'on a raison de respecter. Quelle peine vous m'avez faite, mon cher collègue, parce que vous êtes un ami aussi, quand vous m'avez dit : « Moi, faire de l'éducation générale ? Je n'ai pas passé l'agrégation pour refaire le pion, et m'ennuyer en promenant des élèves qui m'ennuient ».

— « Dites-moi, quand vous promenez vos deux petits — que vous adorez, et pour qui votre inventive gaieté ne s'épuise jamais — est-ce que vous faites le pion ?... Alors, pourquoi ne pourriez-vous promener vos élèves, comme vous promenez vos enfants, parmi le beau et dans la joie de vivre ? »

S'IL abdique toute morgue, l'enseignement secondaire doit reconnaitre certaines insuffisances. Avec toute la bourgeoisie, dont il est essentiellement le cadre, il approuve les railleries du bourgeois Molière à l'adresse des gens de qualité. Ces nobles seigneurs, de fait, méritent la moquerie, puisqu'ils se targuent de tout savoir sans avoir rien appris. Mais n'avons-nous pas, dans l'enseignement secondaire, pareille prétention ? Les professeurs y apprennent-ils leur métier ? Ou sont-ils jetés tout à trac à la tête d'une ou plusieurs classes, sans connaissances pédagogiques approfondies, sans informations sur l'évolution physique d'un enfant, sans apprentissage solide ? Hélas, c'est à la seconde question qu'il faut répondre « oui » ! Assurément, l'enseignement suppose, pour donner tout son fruit, une ardeur et un discernement qui ne s'apprennent pas et constituent la vocation. Mais, au moins, l'expérience pédagogique des prédécesseurs, enseignée aux débutants, leur épargnerait bien des erreurs, et encore davantage des tâtonnements, dont pâtissent leurs classes. En cours de carrière, ne serait-il pas indispensable d'être éclairé par de régulières conférences professionnelles (analogues à celles de l'enseignement primaire) ? Elles renseigneraient chacun sur les acquisitions nouvelles de la science qui le concerne et sur les innovations de méthodes éprouvées ailleurs. Passé maître sans avoir été apprenti, le professeur oublie souvent, surtout en lettres, d'apprendre leur métier aux jeunes qui lui son confiés. Il vise très haut, louable ambition. Il propose à l'admiration de ses élèves l'art des plus grands génies. Mais il ne pense pas assez au mot d'un maître écrivain : « C'est un métier de faire un livre, comme de faire une pendule ». Or, le métier d'écrire suppose, comme les autres, une continuité d'humbles exercices. Des milliers d'élèves qui passent par les mains de chacun de nous, il ne sortira probablement pas un seul génie. Mais nous devons exiger de nos élèves, c'est-à-dire de nous-mêmes, qu'ils soient de bons ouvriers et sachent travailler. L'enseignement ne s'y ravalerait pas, bien au contraire. Il y trouverait la certitude d'une efficacité.

Celle-ci, à l'heure présente, est fort réduite par la déperdition des forces, que prodigue l'enseignement secondaire, faute d'harmonie entre les enseignements divers, et, qui plus est, à l'intérieur d'un même enseignement. L'organisation prévue par le Secrétaire d'Etat repose sur le latin, assise dont nul ne contestera la solidité historique et logique. Mais si nous voulons être aussi loyaux que le Maréchal a demandé à nos élèves de l'être, que dirons-nous ? Sans acrimonie, sans raillerie, sans mépris, mais avec la calme tristesse de ceux qui veulent s'améliorer, demandons-nous : combien de bacheliers, reçus avec mention, peuvent lire sans achopper à chaque ligne une page de latin ? Combien de licenciés le peuvent ? Combien d'agrégés des lettres pratiquent le latin pour lui-même, hors de toute fin scolaire ? A la probité de chacun de répondre à part soi. L'enseignement du latin, dans les décades écoulées, a été un labour, qui n'a pas été suivi de semailles, ni, par conséquent, de récolte. Certes, nos élèves ont pu accomplir d'utiles exercices de mémoire, d'attention, d'analyse. Mais ils n'ont rien engrangé qui provienne de la culture latine; car les œuvres leur restent étrangères. C'est que nos élèves sont tiraillés entre des méthodes différentes et perdent ainsi une bonne partie du vaste horaire réservé au latin. Le titulaire de chaque classe ignore en général ce que fait le collègue de la classe précédente et ce que fera celui de la classe suivante. Cet isolement s'explique par un principe qui doit rester neuf : la liberté d'esprit. Voué aux études libérales, l'enseignement secondaire ne veut pas rogner sur la personnalité de personne, et il est souhaitable que l'enfant s'enrichisse, au cours de ses études, des différences entre l'esprit de ses maîtres successifs. Mais cette diversité a tire l'enseignement jusqu'à la dislocation.

Il est donc urgent d'y remédier et de profiter, en particulier, du raccord, si souhaitable, de l'enseignement primaire et secondaire. L'enseignement primaire souffrait d'être confiné. Mais il savait former à la pratique du bon travail : les normaliens accueillis en 1940 dans les lycées l'ont prouvé, sans conteste. L'enseignement secondaire avait le privilège de vouloir former des esprits libres et ouverts. Mais, faisant trop confiance à ses élèves, il se désintéressait des conditions pratiques du travail. Il apparait donc que ces deux enseignements sont complémentaires et peuvent s'emboiter dans une robuste charpente, pourvu que ne s'intercalent, ni la fatuité, ni la peur du nouveau.

L'enseignement secondaire n'admettra pas pareilles mesquineries, quand pèse le moment d'un renouveau qui se fera maintenant, ou nous échappera pour jamais.

Le ROMANTISME ANGLAIS

par PERRUCHOT

DES la fin du XVIIe siècle, dès la révolution anglaise de 1688, qui inaugure en Grande-Bretagne, le régime du Parlementarisme, le romantisme s'annonce, peut se pressentir en Angleterre. Une comédie comme celle de Steele: **Le Tendre Mari** qui est datée de 1705, préfigure certains caractères du romantisme. Or, il faudra cent ans au romantisme pour s'affirmer, cent ans exactement puisque le premier grand succès romantique en Angleterre sera le poème de Scott intitulé: **Le Lai du Dernier Ménétrier** qui paraîtra en 1805.

Au moment du **Tendre Mari**, la bourgeoise est sentimentale et religieuse. Elle s'oppose à l'aristocratie débauchée et rationnelle dans sa débauche. La bourgeoisie qui représente le nombre ne triomphera pourtant pas. On lui fera seulement des concessions. Le **Spectator**, par exemple, qui paraitra de 1711 à 1714, aura pour doctrine: « Régénérer la moralité avec esprit, tempérer l'esprit avec la moralité ». L'époque sera classique, d'un claclssisme mitigé, impur, certes, mais cependant classique. Le sentiment de la nature perce dans **Windsor Forest** de Pope. Il s'élargira un peu plus tard, en 1726, avec le poème que consacrera Thomson à l'hiver.

Il nous faut cependant attendre encore de nombreuses années pour noter une date importante. Cette date, 1741, est celle de la publication de **Paméla**, le roman de Richardson, douceureux, sentimental, ou, plus exactement, empreint de sentimentalité bourgeoise. L'influence de ce roman est considérable. Elle est si grande que Fielding sentit le besoin de le critiquer en le parodiant avec **Joseph Andrews**. Rousseau, être essentiellement romantique, comprendra l'importance des romans de Richardson; il écrira: « On n'a jamais fait encore en quelque langue que ce soit, un roman légal à **Clarisse Harlow**, ni même approchant ». Dès lors, les œuvres préromantiques vont se succéder rapidement. Les annnées 1742-1745 voient paraître les **Pensées Nocturnes** de Edward Young, empreintes de mélancolie, de tristesse, et d'un indéfinissable diabolisme. Les pessimiste ou tragique. **L'Elégie Ecrite dans un Cimetière de Campagne** de Thomas Gray est funèbre et désolée. En 1762, l'Ecossais Mac Pherson invente le vieux poète gaélique Ossian et donne de prétendus extraits de son œuvre imaginaire. La mystification est d'importance, car elle déclenche un mouvement de sympathie pour le passé, les ballades et les chansons des **Odes** de Collins fournissent leur note bardes. En 1764, Horace Walpole écrit son **Château d'Otranto**, roman terrifique « roman de terreur », roman « gothique » (en France, la **Nouvelle Héloïse** a été publiée il y a quatre ans). L'évêque Percy recueille de vieux poèmes, d'anciennes ballades dans une anthologie qui fera du bruit: les **Reliques**. Trois ans plus tard, en 1798, les poèmes de Chatterton, écrivain et héros romantique, sont publiés. Les œuvres s'échelonnent avec assez de régularité jusqu'à l'année 1798: **Le Village** de George Crabbe, **Le Devoir** de William Cowper, les **Chants de l'Innocence** et les **Chants de l'Expérience** de William Blake, les romans de Mrs Radcliffe et de G. Lewis (**Le Moine**)...

LES romantiques allemands, qui ont été annoncés par le critique Gottsched, par Bodmer, auteur du recueil des **Minnesinger**, par Klopstock surtout, dont le poème **La Messiade** a attiré l'attention de Mme de Staël (« Lorsqu'on commence ce poème, a-t-elle dit, on croit entret dans une grande église au milieu de laquelle un orgue se fait entendre »), par Lessing (**Laocoon**), par Wieland Herder **Chants d'Amour de lOrient**, — les romantiques allemands s'affirment avec Gœthe et avec Schiller. Gœthe a écrit en 1772 **Gœtz von Berlichingen**, en 1775 **Werther**, en 1790 son premier **Faust**.

Le premier grand livre romantique anglais est le recueil de poèmes de Wordsworth et Coleridge: Les **Lyrical Ballads** (1798). Il n'a pratiquement aucun succès. Au contraire du **Lai du Dernier Ménétrier** que Scott donnera en 1805. Il n'y a pas eu de bataille d'Hernani en Angleterre. Il y a eu seulement un développement progressif de l'imagination et de la sensibilité. Scott a plu parce qu'il a satisfait les besoins poétiques d'un peuple alors davantage porté vers le passé que vers l'exotisme. Scott, et c'est là le point essentiel, ouvre l'ère heureuse du romantisme. Lui-même va exploiter son succès, élargir sa manière dans des œuvres telles que **Marmion** ou **La Dame du Lac**.

DURANT la royauté poétique de mère de Walter Scott (1805-1810), Southey publie son chef-d'œuvre **The Curse of Kehama** (1810). C'est un poète sérieux et peu lu, bien qu'il soit pris en pitié pour ses charges de famille. Thomas Moore commence en 1807 la publication de ses **Mélodies Irlandaises** et obtient un certain succès, tandis que Wordsworth et Coleridge ne sont pas toujours appréciés comme ils le mériteraient.

Lord Myron éclipse Walter Scott en 1812 avec son **Childe Harold**. Walter Scott comprend que l'on se dirige vers l'exotisme, le bouleversement des passions, l'orientalisme, toutes choses auxquelles ne sont point adaptées les cordes de sa lyre. Sagement il devient prosateur, et le plus grand romancier de son temps. Il laisse le sceptre poétique au fougeux Byron.

Lord Byron tient incontestablement la scène poétique de l'Angleterre jusqu'à sa mort (survenue à Missolonghi en 1824). Les autres poètes semblent ternes derrière lui. Wordsworth publie son célèbre poère **Excursion**. Robert Southey travaille modestement et avec application. Pour le récompenser on lui a donné en 1813 le poste de poète-lauréat. Thomas Moore gagne trois mille livres sterling avec son poème oriental **Lalla Rookh**; il a du prestige et apparait comme un lieutenant de Byron. Shelley, fanatique de Byron, meurt à trente ans, laissant des poèmes enchantés comme **l'Ode à un Rossignol** ou l'**Ode au Vent d'Ouest**. **Keats** (1795-1821) passera tel un admirable météore.

Un fait curieux et digne de remarque est que ces poètes disparaissent dans l'ordre inverse de leur naissance. Keats, le benjamin, meurt le premier. Shelley, un peu plus vieux, meurt un peu plus tard. Byron, de quatre ans l'aîné de Shelley, lui survivra deux ans... (La remarque est moins juste pour les poètes antérieurs). Aussi voyons-nous Wordsworth dans les années qui suivent la mort de Byron, prendre une place prépondérante. C'est le seul poète qui émerge. Il a conquis une célébrité qu'il n'avait pas et, en 1843, on l'a nommé poète-lauréat à la mort de Southey. Moore continue à produire mais il n'a plus la même popularité; Coleridge est mort en tant que poète; quant à Scott (qui mourra d'ailleurs en 1832), il est le grand romancier de l'Angleterre et ne s'occupe plus guère de poésie.

PERRUCHOT.

P. S. — Dans ma précédente chronique, parue le 11 octobre et intitulée: « Pope et son temps », il c'est glissé une légère erreur dans mon texte. John Bunyan, l'auteur du **Pilgrim's Progress** disparait l'année même de la naissance de Pope; non de celle de Milton, comme il fut imprimé. Mes lecteurs auront corrigé d'eux-mêmes.

Les inconnues fondamentales du Problème Chirurgical

(Suite de la première page)

CES données relèvent pour une part de la biologie, pour une part de la pathologie organique. Mais il y a ici plus de complexité encore.

Observons ce qui se passe souvent avec ces malades : un grand nombre guérissent **sans qu'ils sachent pourquoi**, sans s'être rendus compte du processus de leur guérison. Ils sont comme ce chien que Leriche nous présenta au Congrès de 1932 gambadant merveilleusement, bien qu'on eût lié ses coronaires et parce qu'on avait en même temps réséqué une partie de son sympathique cervical.

Pour d'autres, l'**aspect de leur guérison est différent :**

Après opération, ils restent guéris et bien guéris... aussi longtemps qu'ils demeurent sous la surveillance de l'opérateur qui les a guéris, dans le milieu où ils ont été soignés. Viennent-ils à y échapper, à reprendre leur genre antérieur d'existence, avec les mêmes habitudes, les identiques soucis, le même régime, que sais-je? Comme si les **causes** qui avaient déterminé le déclenchement de la maladie avant l'opération s'étaient **reproduites**, ces mêmes causes déterminent une reprise, une récidive du mal... Le succès du début ne s'est pas maintenu.

N'en concluons pas, surtout, que la guérison avait été d'**ordre psychique**. Qu'elle s'était produite par une **simple suggestion**, que tous, malade, chirurgien et ses aides avaient été frappés d'une sorte d'**hallucination collective**. Non.

Les troubles que le chirurgien avait constatés lorsqu'il a cru devoir opérer son malade, étaient **patents**. L'ablation d'une glande à sécrétion interne viciée les a fait disparaître. Tout ceci est du domaine objectif.

Mais ce que nous ne savions pas, c'est le **pourquoi, le motif** de ce trouble sécrétoire, glandulaire ou sympathique. Et ne le sachant pas, ce n'est pas sur une **cause** du mal que nous avons agi, c'est déjà sur un **effet** (la perturbation sécrétoire par exemple) qui, à son tour, engendrait des **effets pathologiques évidents.**

Ces **causes déterminantes et initiales**, où sont-elles? Comment agissent-elles? Le problème est là et nulle part ne me semblent mieux explicables les phrases de **Bacon** : « La véritable science est celle qui a pour base la connaissance des causes... Savoir, c'est connaître les causes; exécuter, c'est employer les moyens répondant à ces causes... c'est l'ignorance où nous sommes de la cause qui nous prive de l'effet. »

Souvent nous les connaissons : il y a longtemps qu'on a noté l'influence des chagrins, des soucis, des émotions sur l'éclosion du **goitre toxique** dénommé maladie de Basedow. Le choc initial hypertrophie la glande thyroïde, dont les sécrétions désormais viciées vont empoisonner l'organisme en son entier.

L'influence des mêmes causes sur les **maladies de l'estomac** sont moins connues, mais déjà bien pressenties : ainsi on a signalé au début de cette guerre une formidable recrudescence de **perforations** d'ulcères gastriques.

Pauchet faisait entrer le **pessimisme** dans l'étiologie du **cancer**. Il avait probablement raison.

Que de causes **plus profondes** nous échappent encore dans le **déclenchement du trouble organique** qui aboutira peu à peu à la **lésion constituée** que le chirurgien aura alors à combattre et à maîtriser!

LA maladie déclenchée, les **moyens employés** pour la guérison sont-ils toujours exactement adaptés au mal sont-ils **spécifiques** de ce mal, ou bien ont-ils un caractère fortuit, ne leur donnant qu'une apparence vaine de spécificité thérapeutique? Je m'explique :

Quand nous enlevons une parathyroïde pour rhumatisme ankylosant et que nous guérissons ce malade, nous pensons que l'origine parathyroïdienne était bien démontrée.

Or, Fiolle a noté le même résultat après cure d'un **prolapsus génital**. Peut-on soutenir que ce rhumatisme était sous l'influence de ce prolapsus? Non, évidemment. Tout ce qu'on peut dire, c'est que les perturbations humorales produites par l'anesthésie, l'opération, etc. ont influencé favorablement ce rhumatisme. Dire que c'est par le détour des parathyroïdes... Euh!

De même, considérons ce qui se passe dans cette extraordinaire maladie qu'on appelait autrefois **infarctus du mesentère**. Soudainement, pour des causes non établies, un malade est pris de douleurs atroces dans le ventre. Il a des garde-robes sanglantes. On l'opère et on trouve l'intestin noir et violacé comme du boudin. Autrefois on réséquait cet intestin et le malade mourrait presque toujours. Or, il advint que Grégoire, n'ayant pas pu réséquer, referma purement et simplement le ventre. Le lendemain, à sa grande stupeur, au lieu de se trouver devant un cadavre, le chirurgien voit son opéré en train de lire placidement son journal. Depuis, les exemples se sont multipliés.

On s'ingénie à chercher ce qui peut guérir ainsi ces malades : on l'attribue à la laparotomie, à la piqûre d'adrénaline, à l'anesthésie... Une de ces données peut manquer et le malade guérit tout de même. Alors?

La seule conclusion possible, c'est que, dans un grand nombre de cas de guérison, **notre acte opératoire est utile**. Mais il n'est pas **spécifique**. S'il n'avait pas l'intérêt majeur de nous montrer (par exemple dans ce cas de l'apoplexie intestinale) qu'il ne s'agit pas d'un volvulus, d'une appendicite... toutes choses qui ne peuvent guérir que par l'acte chirurgical direct, peut-être faudrait-il l'abandonner quelquefois en faveur d'une simple incantation, d'une formule magique, que sais-je?

Ce qui est probable, c'est que, fréquemment, nous agissons sur le mal par un **détour**, par un **contre-coup, par la bande** comme on l'a dit.

Ce détour, ce sera parfois le détour hormonal ; d'autres fois le détour sympathique, parfois peut-être notre action est-elle d'ordre **psycho-physiologique**.

Il n'est peut-être pas absurde de concevoir le résultat d'une opération contre l'ulcère de la façon suivante : l'opération a permis une meilleure évacuation de l'estomac.

Des digestions plus faciles ont suivi, l'équilibre humoral, hormonal, psychique du sujet a été retrouvé. L'ulcère, même s'il n'a pas été enlevé va cicatriser... Au lieu d'attribuer à la guérison un processus purement local (qui a son importance, c'est certain, mais qui n'est pas tout), il faut peut-être chercher ailleurs les raisons de cette guérison.

Ne voyons-nous pas tous les jours les **fracturés** ne commencer à faire des progrès que du jour où ils ont retrouvé la confiance en leur membre ? Alors, les muscles reprennent leur tonicité, les articulations s'assouplissent, sans qu'il ait été utile de faire pour cela telle ou telle opération glandulaire...

Bohler a sans doute raison **quand** il traite les traumatisés du rachis en les obligeant à porter de lourds fardeaux quelques jours après réduction...

Docteur Yves BOURDE.

NOTRE FRÈRE LE CORPS...

Pour démarrer le Sport Universitaire

Le sport universitaire s'est manifesté au grand public, cette année, par des résultats brillants: Le Paris-Université-Club est champion de France interclubs et le Sports Marseillais Université Club gagne la Coupe de Consolation. Donc, malgré l'absence de matches internationaux et de Jeux Mondiaux, le Sport Universitaire proprement dit a manifesté une belle vitalité.

Il ne compte cependant que très peu de pratiquants: quelques-uns seulement par Faculté. La masse n'est pas touchée: ni par l'exemple, ni par la propagande écrite ou orale. La masse s'en fout! Elle considère que l'on n'est pas véritablement étudiant si on n'adopte pas une certaine forme de vie de laquelle le sport est rigoureusement exclu. Tous les étudiants se déclarent prêts à faire de grandes choses pour le salut du pays. Tous se déclarent prêts à suivre le Gouvernement, mais personne n'a le courage d'utiliser un des moyens qu'il nous indique avec une louable insistance.

Un mouvement d'envergure s'impose donc. Je sais que la véritable réforme viendra des Lycées et Collèges, car la plupart des étudiants sont déjà irrémédiablement encroûtés dans leurs habitudes et leurs routines. Ils considèrent comme déshonorant de se mettre en petite culotte sur un stade pour y accomplir un effort musculaire. Les jeunes bahutiens formés par de bons professeurs de gymnastique apporteront sans doute dans les Facultés leur esprit sportif et leur esprit de corps. Mais dès maintenant, il faut à tout prix faire naître et développer une Amicale sportive dans chaque faculté.

Nous sommes bien par Faculté, 5 ou 6 étudiants sportifs. Cela suffit à condition de savoir exactement ce que nous voulons faire.

Il y a une technique de propagande: elle consiste d'abord à prêcher l'exemple et à éviter les grands laïus sur les bénéfices physiques et moraux que l'on peut retirer de la pratique d'un sport. Les étudiants les connaissent par cœur. Le plus difficile est de les amener à faire le premier pas, le premier « voyage » au stade. Lorsque nous aurons quelques disciples, ne leur donnons pas rendez-vous isolément au stade; convoquons-les le plus près possible de chez eux et emmenons-les en groupe; entraînons-les le plus près possible de la Faculté; choisissons des heures qui conviennent au plus grand nombre; et enfin développons l'esprit de corps par un écusson, par un maillot uniforme: tous les moyens sont bons pour arriver au but poursuivi: mettre sur pied dans chaque Faculté, une Amicale Sportive florissante, cellule de base de la vie sportive universitaire, possédant au moins des équipes de foot-ball, basket-ball, cross-country et rugby. Son activité s'exercera en semaine, le mercredi ou le jeudi. Les comités locaux de l'O. S. S. U. organiseront des rencontres sur des stades prêtés par la ville, et par le club universitaire. Un étudiant sera la responsabilité de l'Amicale. Par l'intermédiaire du Secrétariat de sa Faculté, il recevra les communiqués, les subventions et les récompenses de l'O. S. S. U.

Peut-être pensez-vous que je parle dans le vide, selon mes goûts, d'une chose « peut-être » réalisable. Je parle au contraire d'une chose basée sur l'expérience. Je cite donc sans grand commentaire l'Amicale Sportive de la Faculté de Pharmacie de Lyon qui fonctionne déjà officieusement. Elle a été mise sur pied, sans secours d'aucune sorte par 3 camarades sportifs décidés. Le système est le suivant: un chef ayant un délégué dans chaque année de Pharmacie et un délégué pour chaque sport: basket, cross-country. Une très courte réunion permet de trouver des heures d'entrainement convenant à tous. Elles sont communiquées aux étudiants par voie d'affiches. Les entrainements ont lieu sur un terrain d'emprunt à proximité de la Faculté. L'équipe féminine de basket-ball possède à elle seule 25 pratiquantes; elle forme l'armature de l'équipe de l'A. Sportive Universitaire de Lyon. L'équipe de cross-country, forte de 12 pratiquants est champion de France de l'O. S. S. U. Par équipe: une seule dépense: un ballon de basket-ball, fort aimablement acheté par l'A. P. En résumé, peu de moyens, mais beaucoup de bonne volonté!

La question des clubs universitaires sera du même coup résolue. Ils constitueront le 2e échelon. Les meilleurs éléments des équipes de Faculté réunis en manière de sélection participeront le dimanche à des matches interuniversité et même civils.

Il y aura donc deux activités distinctes: chacune d'elles s'exerçant à des jours différents et sur des plans différents. La vie des clubs universitaires, régie par un même organisme l'O. S. S. U., sera ce que sera le mouvement à l'échelon Faculté et c'est pourquoi un gros effort doit être tenté dans ce sens. Etudiants sportifs, ne perdons pas de temps à critiquer l'état de choses existant et mettons-nous au travail.

Une série de mesures tendent cette année à favoriser grandement le sport universitaire: soyons dans notre Fac. des propagandistes acharnés et si quelque chose ne tourne pas rond au club universitaire, mettons les pieds dans le plat, carrément. J'en connais un qui a renové complètement un vieux club à l'agonie. Suivons son exemple. Il ne faut pas murmurer. Il ne faut pas agir en-dessous. Aujourd'hui il faut déblayer et construire. Les vieux cadres qui n'ont pas compris et ceux qui trainent dans l'ombre, au rancart! C'est à nous de prendre leur place.

Ainsi les étudiants auront une vie sportive propre. Il y aura peut-être moins de dos voûtés, de grands cheveux et de teints pâles; il y aura peut-être aussi moins de clients pour les asiles. Heureuses perspectives de demain! En tous cas (et c'est là un point capital), nous aurons la fierté de prendre une large part au mouvement sportif qui par la volonté bien arrêtée du Chef naît et déjà se développe dans notre pays.

Henri BUET
(Lyon).

MémoNum © montpellier3m

ARTS ET LOISIRS

LES LIVRES

Une révision nécessaire

—»o«—

Plusieurs écrivains se sont attachés à rendre à notre histoire politique sa vérité. Un Bainville, par exemple, qui, avec sa passion du vrai et son intelligence des choses, a su éliminer l'éphémère, a su — on ne cesse de le constater avec un émerveillement toujours neuf — dévêtir le réel des oripeaux de l'instant.

Malheureusement, l'histoire littéraire est loin d'avoir rencontré autant d'intelligence et autant de dévouement. Les critiques qui se sont occupés d'elles l'ont toujours fait avec une extrême timidité, un respect profond des choses établies; on n'a jamais osé toucher à certaines situations acquises, pas plus qu'on n'a jamais tenté de replacer à leur véritable rang certains écrivains inexplicablement méprisés.

Certes, une telle entreprise est difficile et celui qui la tentera trouvera contre lui tous les timorés, tous ceux que le moindre jugement personnel effraie.

Thierry Maulnier dans son Introduction à la Poésie Française a brillamment commencé la rénovation des valeurs.

Mais de semblables tentatives individuelles ne sont pas suffisantes. On pouvait espérer que la Révolution nationale permettrait à bien des yeux de s'ouvrir sur cette question. Hélas, plus de soixante ans de démocratie ont marqué durement leur empreinte dans les cerveaux français.

C'est pour cela que nous voyons louer, par exemple, le livre que vient de publier M. Daniel Mornet (1). Pas une révision de valeur, pas un jugement personnel dans cet énorme volume de quatre cents pages! On y chercherait en vain la moindre nouveauté. L'auteur se borne à caractériser Racine « par le double don de la vie et de la poésie », ce que nous savions déjà, et il ne craint pas de « limiter les chefs-d'œuvres de Corneille à une demi-douzaine et à juger le reste de son théâtre illisible », alors que M. Robert Brasillach dans son beau livre intitulé « Les quatre tentations de Pierre Corneille », nous faisait découvrir un Corneille inédit, celui des six premières pièces, et faire toutes sortes de découvertes heureuses dans les tragédies plus connues. Quel plaisir de s'apercevoir par exemple, avec l'auteur, de la sensualité voilée et de la tendresse qui se dégagent de l'amour cornélien et que, de la scène où Rodrigue et Chimène se retrouvent « montent les buées de la plus merveilleuse sensualité qui se soit jamais exprimée sur la scène française ».

Que nous sommes loins du livre de M. Daniel Mornet qui lui, continue l'erreur d'une partie de la Sorbonne qui a cru que, pour acquérir une connaissance plus exacte du passé, il fallait uniquement accueillir des petits faits bien vérifiés! Cette documentation est nécessaire. Mais elle ne doit pas aboutir à faire du critique un « boîte à fiches ».

Il y a dans notre littérature trop d'écrivains dont la gloire est supérieure au mérite. Par exemple Madame de Sévigné. Elle est l'auteur d'une correspondance artificielle, fade, sans talent. Mais on la loue, on parle de son esprit et de son cœur. Par contre, quelques manuels seulement — bien rares — mentionnent le nom de Louise Labbé, auteur de quelques sonnets « les plus beaux et les plus passionnés de notre langue ».

Une remarque analogue pourrait se faire au sujet de La Bruyère. L'auteur des « Caractères » est un moraliste superficiel qui dut en grande partie son succès, non pas à ses remarques, de la plus grande banalité, sur les défauts les plus visibles de l'humanité, mais au fait que son œuvre était un livre à clés que les gens du monde lisaient par curiosité.

Quelle différence, si nous lisons un portrait des « Mémoires du Cardinal de Retz ». D'un côté la sécheresse, la banalité, même une certaine vulgarité. De l'autre, la finesse, l'originalité, l'intelligence, la poésie. Et cependant, le Cardinal de Retz n'occupe qu'une place infime dans notre histoire littéraire!

Qu'il y aurait aussi à dire sur le 18e siècle! Des écrivains froids et secs comme Voltaire, mornes comme Rousseau, sont considérés comme des maîtres, alors que Laclos n'est même pas mentionné. Laclos chez qui cependant l'on retrouve, comme Jean Giraudoux en a fait la remarque « les derniers accents de la pureté et de la dureté raciniennes ».

Au 19e siècle enfin, ce siècle où, comme Charles Maurras l'a écrit dans « Le Chemin du Paradis », les facultés de frémir et de sentir ont seules prévalu et cru », plus encore qu'aux périodes précédentes, les valeurs fausses ont été préférées aux valeurs véritables authentiques ». Hugo est préféré à Baudelaire, à Mistral, Michelet à Fustel, Renan à Joseph de Maistre. Les vers de Musset, si souvent d'une grande banalité, le font classer comme l'égal des plus grands, alors que ses pièces, où il se révèle un auteur dramatique de génie, sont considérées seulement comme « d'aimables bluettes, bien jolies, bien charmantes ».

Nous n'en finirions pas de citer des auteurs qui ont joui d'une injuste faveur et de nous indiguer de la situation inférieure qui est faite à certains de nos plus grands écrivains.

C'est à nous de nous employer de toutes nos forces à redonner à notre histoire littéraire sa grandeur et sa vérité que certains s'obstinent encore à vouloir obscurcir.

Jacques TEIRENC.
(Montpellier.)

■ ■

LA MUSIQUE ET SON HISTOIRE par André Bol (1). — L'auteur de ce petit livre s'adresse aux auditeurs de la radio, c'est-à-dire à un public non éduqué au point de vue musical. Il donne un aperçu d'ensemble des compositeurs, des différentes écoles, de ce qu'il est indispensable de connaître pour apprécier la musique. L'auteur a des idées assez justes sur la musique en général, et ses jugements sur les compositeurs sont, pour la plupart, judicieux. Il est moins heureux lorsqu'il parle du Jazz. Le Jazz n'est nullement une « forme musicale hirsute », pas plus qu'une « musique primitive pour hommes de la civilisation machiniste ». De même, le blues n'a jamais été une « variété de foxtrot ». A ceci prêt, il n'y a aucune importante réserve à formuler.

A. H.

(1) Sequana, éditeur.

LA POESIE

FONTAINE N° 15

LE numéro 15 de Fontaine s'ouvre sur la « suite d'Eve » de Péguy. L'auteur l'avait supprimé pour des raisons matérielles des dix mille vers qui auraient composé « l'Eve » dans sa version intégrale. On retrouve ici les qualités de rythme, de balancements du vers qui constituent les caractéristiques essentielles de Péguy :

« Ces routes qui partaient, ces [gigantesques dalles,
chancelantes du pas des lourds [légionnaires,
Il allait y lancer ses hommes en [sandales,
il allait y lancer d'autres mission- [naires...
Ce port qui recevait tous les vais- [seaux du monde,
il allait y fixer un auguste vaisseau.
Cet abime où flottait une âme [vagabonde
il allait y poser un auguste berceau ».

Des bonheurs poétiques, des vers détachés que seul Péguy pouvait écrire; mais aussi un certain ton verbeux (abus des répétitions) qui, s'il crée un climat favorable au déroulement du poème ralentit sa marche fière, le retient un moment de s'élancer pour, tout à coup, le laisser à son destin têtu de chercheur des secrets. Supplice de Tentale du lecteur à qui on laisse dévorer une part de l'ineffable pour le lui retirer, le lui rendre, le lui retirer encore...

Après la « Suite d'Eve » de Péguy, un inédit, en France, de Bergamin: « La tête aux oiseaux ». Ce n'est pas sans appréhension que je l'ai lu, souffrant d'une phobie exagérée de l'aphorisme. A côté de formules trop brèves où il suffirait de renverser les expressions pour obtenir un « effet » aussi saisissant. Bergamin nous offre quelques réflexions attachantes : « C'est ainsi qu'il faut avoir la tête: ouverte aux oiseaux et aux étoiles ».

« La solitude de la poésie n'est pas la solitude de l'île, c'est la solitude de la mer... Ma raison d'être, dit la girouette est passion divine. Si le vent ne se fixe pas en moi, moi je suis fixée dans le vent ».

Paul Eluard pose un problème étonnant. Ses poèmes sont empreints d'une poésie indéfinissable, qui surprend à tous les « tournants » de ses vers. Mais le poème reste à facettes. Elles jettent mille feux qui rivalisent entre eux de beauté mais dont le lien entre elles (invisible et pourtant présent) devient difficile à déceler. Paul Eluard pose le problème étonnant suivant : qu'en tant que surréaliste il travaille ses poésies (qui en gardent une préciosité constante) et qu'en tant que « travaillées » ses poésies demandent un effort de lecture que l'on n'était plus habitué à fournir que pour lire Mallarmé ou P. Valéry.

D'éclairs poétiques inoubliables, P. Eluard est prodigue :

« Il te faut rêver
plus haut que ton souffle...
La nuit nous moulera la tête...
Le chêne adoucit l'amour
ses os orientent ses veines
le miel mort dans sa fourrure...

Pourtant il semble manquer un lien humain entre les facettes dont nous parlions plus haut. Il semble manquer une expérience vive de l'existence. La poésie de P. Eluard, si elle demeure toujours scintillante, ne marque-t-elle pas, en 1941, un certain recul vital sur les autres productions poétiques? A-t-elle subi le contre coup des évènements; a-t-elle eu sa crise ?

« L'espoir », de G. E. Claurier, les « poèmes », de Claude Roy; un « 28 juillet », de P. Segéers; « Menades », de P. Emmanuel possèdent peut être une densité poétique inférieure à celle de P. Eluard. Mais la part humaine qu'ils mettent dans leur poème, en 1941, devient un véritable réconfort artistique.

Qu'on me permette de citer:

De Claude Roy :

Elle est venue la nuit de plus loin
[que la nuit
A pas de vent de loup de fougère et
[de menthe
Voleuse de parfums impure fausse
[nuit
Fille aux cheveux d'écume issue de
[l'eau dormante.

De Pierre Seghers :

— Tous les liens de vos mains se
[sont évanouis,
Sable et boue votre avenir est
[devenu,
Anges morts, morts pour rien, jeunes
[morts enfouis
Sous l'argile du Nord, je vous ai
[reconnus
— Laisse, laisse le vent déchirer les
[fumées.

De Pierre Emmanuel :

O rues où le passant telle une
[Ombre blafarde
Le sang est vert sous vos rêverbères
[de mort
Et les poumons de ceux qui nagent
[en vos brumes
Deviennent des branchies de verre
[que le vent
Brise en hiver avec le branches
[mortes ! O monde
De cadavres ne respirant que leur
[que leur odeur.
Cadavres absolus, nés cadavres, la
[Mort
Est le souffle de leur tenace
[inexistence.
Les mots en leur palais sont un
[essaim grouillant
Qui parle.

Je sais qu'en écrivant ce qui précède sur P. Eluard, je m'attire peut être la rancœur de beaucoup de mes amis. Je n'ai pas hésité à le faire par souci d'honnêteté de penser.

« Pareil à des enfants », de Marc Bernal, est un épisode lucide et passionnant d'un moment de l'existence, de l'enfance on y rencontre ce vers que beaucoup se rediront tout bas :

« J'imaginais Paris à travers ces
[chansons »

Des chroniques de Michel Seuphor, Jean Grenier, G E Clanrier, André Blanchet, Henri Bosco, Rolland-Surrion, Armand Guibert.

Enfin, deux longs articles (le premier surtout) de Gabriel Audisio, «Naissance du Dee-Why », et Henri Hell, « Pierre Emmanuel ou le poète actuel ».

Je conseille la lecture de ces deux études. Elles apprendront aux uns comment naît, grandit... et meurt un poème; aux autres, comment on « sent » et on explique un poète.

Je ne suis pas sans faire partie de cette seconde catégorie « d'élèves »...

André SALVET.
(Nice.)

LE CINEMA

L'assassinat du Père Noël

Pendant son élaboration, on nous laissait prévoir que ce serait là le grand film de l'année, la merveille des merveilles, la révélation.

Pour une fois la publicité n'aura presque pas menti. Il y a fort longtemps qu'un spectacle de cinéma ne nous avait causé une joie de telle qualité.

L'histoire, due à Pierre Véry, pouvaoit aussi bien donner naissance à un sombre drame qu'à une pure fantaisie. Christian Jaque a mélangé les deux, en y ajoutant cette poésie spéciale à l'écran, faite d'images jolies ou cocasses, de mouvements inattendus, de raccourcis, ou d'insistance sur certains détails, poésie qui semblait être perdue depuis la naissance du parlant.

Dans un village de montagne bloqué par les neiges, pendant la messe de minuit, un diamant qui décorait la crêche a été volé, et un homme habillé en père Noël assassiné.

Aussitôt, le maire moustachu, et ses conseillers municipaux: le pharmacien de deuxième classe, le cabaretier, l'instituteur anti-clérical, et deux vénérables joueurs de belote, se mettent à chercher le coupable, pendant que les gendarmes du chef-lieu, avertis par téléphone, dansent autour du village une sorte de ballet géographique, cherchant au nord, au sud, à l'est, à l'ouest une route praticable.

A cette intrigue policière se mêle une histoire d'amour entre le châtelain qui, revenu au village après dix ans d'absence, rapporte des pays lointains, sous un gant de cuir, une main lépreuse, et la belle aux poupées dormant qui rêve du Prince charmant monté sur un cheval blanc.

D'une image à l'autre court également une étrange folle, la Mère Michel qui cherche son chat au café, dans la rue, à l'église. N'oublions pas les enfants — puisque Noël et leur fête — qui chantent, rient, chahutent, brouillent la piste policière. Ni l'honorable Fu-Tchéou, pirate chinois, et sa princesse de fille, que le vieil artisan, fabricant de mappemondes, évoque au début et à la fin de l'histoire. Ni le gendarme qui vient, avec son bon sens, sa grosse trogne et ses cuirs bien astiqués, dissiper le mystère en quatre mots.

Animer tous ces personnages, s'avérait plus difficile que faire bavarder trois Marseillais sous un olivier. Christian Jaque y a presque parfaitement réussi. Nous disons presque, car on sent, par endroits qu'il s'est un peu embrouillé les doigts dans les ficelles.

L'Assassinat du Père Noël n'en est pas moins un film extrêmement agréable et fort curieux. Son plus gros défaut est à la fois sa principale qualité: ce qui fait qu'il nous déçoit en même temps qu'il nous ravit, c'est la gratuité de la plupart de ses scènes. On pourrait en couper un bon tiers sans que l'histoire en soit plus confuse. Mais c'est justement ce tiers-là qui contient les détails charmants.

Christian Jaque, parfaitement maître de sa technique, et amusé par la fantaisie de Pierre Véry, joue avec l'intrigue, jongle avec les personnages, fait entrer dans la danse une fleur, une poupée, une boule brillante, un clair de lune, tout cela pour le plaisir, le sien et le nôtre. Mais sans aucune nécessité.

Or nous croyons que le cinéma, comme tout art, ne peut se permettre la fantaisie que dans l'exécution et non dans la conception. Tout chef-d'œuvre est le fruit d'une implacable logique qui met à sa place le moindre détail, indispensable à la construction de l'ensemble. C'est pourquoi l'**Assassinat du Père Noël** ne s'élève jamais au-dessus du plan de l'agréable fantaisie, disons le mot juste: du divertissement.

Tout au moins ce film nous a-t-il montré que nous possédions un jeune metteur en scène qui avait des yeux de cinéma, et un sens très juste de l'humour. Les images ne sont jamais plates grises, inkiifférentes. La plupart sont belles, quelques-unes très curieuses. Nous nous souvenons particulièrement de la promenade à travers la chambre de poupées, et de l'ouverture du placard de la folle. Dans cette dernière scène comme dans beaucoup d'autres, Christian Jaque a dosé avec un goût extrême, le tragique et le comique. Nous cotoyons parfois le genre caligaresque, mais toujours avec le sourire.

Cependant Christian Jaque a encore d'énormes progrès à faire dans le domaine sonore. Toutes ses trouvailles sont visuelles, et quelques-unes nous ramènent droit au muet. Avoir le sens du cinéma ne doit pas signifier retourner de quinze ans en arrière. Il est curieux de voir que ce metteur en scène jeune et intelligent n'ait pas osé tenter, dans un film qui les permettait toute la moindre audace sonore. Aucun metteur en scène d'aucun pays, n'a encore su utiliser le son pour construire son film, pour faire avancer l'histoire, au même titre que l'image. Le vrai langage cinématographique devrait parler à notre imagination à travers nos oreilles autant qu'à travers nos yeux.

Deux mots sur l'interprétation. Les meilleurs acteurs sont évidemment les gosses. Mais Le Vigan est presqu'aussi jeune qu'eux. Raymond Rouleau, Fernand Ledoux, Brochard sont excellents. Renée Faure joue avec grand talent son rôle de princesse rêveuse mais ne lui donne à aucun moment cet éclat poétique qu'il aurait pu avoir.

Le plus mauvais est évidemment Harry Baurr qui déplode dans ce film léger des grâces de pachyderme. Il y aurait trop à dire sur le jeu de cet acteur poids lourds. Nous y reviendrons.

MERINDOL.

Soyez de nos Amis
Abonnez-vous!

LES ARTS

Essai de Peinture 1941

VOILA la grande ville, les magasins que j'aimais; je les revois aujourd'hui et reconnais leurs étalages; voilà cette foule au murmure incohérent, elle m'emporte avec elle : j'ai de la joie et un peu d'affection, pour elle, comme pour une amie, quittée vite sans s'attendrir, puisqu'un devoir sacré l'exigeait, mais retrouvée plus tendrement.

Mais, ce n'est plus elle ?... Si dans la lointaine brume d'automne les bleutés du ciel et des maisons de la colline sont le même cadre, la foule passe, parle et rit sans me reconnaître. Pendant deux ans elle est passée et je ne l'ai plus suivie. Seuls sont restés les mêmes paysages avec les mêmes maisons dans le brouillard.

Les valeurs au faite de mon esprit sont-elles changées, que tout me paraisse étranger ? Seules m'ont suivi dans la guerre mes émotions artistiques de nuit et de jour dans les champs et les nuages. Mais que sont les autres ?

Je les vois aujourd'hui petit à petit dans cette foule : Un grand baquet d'eau est renversé sur le pont du vaisseau « France » : Tout sera lavé et renaîtra sans la gaine amenuisante qui le déformait.

La Peiture en subit l'influence. Des grands artistes avaient pu se tenir éloignés de la poussière et des parasites, mais comme il était difficile aux jeunes de les suivre sans se tromper !

Tout n'était que perversion : on ne savait qu'appeler « Beau » puisque on nous montrait, en cherchant l'émotion, le Beau jusque dans le laid et l'abject. Le dessin épargne aujourd'hui les sujets malsains et il n'en devient pas moins réaliste.

C'est une pensée rencontrée au Salon d'Automne, où il ne faut pas chercher l'exemple, mais le hasard de la toile qui éveille un sentiment. On rencontre des toiles, toutes visages; M. Berione); transparence de pensée, de souffrance, d'humanité; visages de famille triste sur la grand route, visages d'amants têtes appuyées. Cette réalité atteint la profondeur : il n'est point besoin d'en appeler aux viles tendances.

Car il n'est plus de refuge contre elles : elles avaient beaucoup tenté par les effets faciles qu'elles procuraient : « C'était original... ». Mais, quelle désillusion le soir, où seul, écoutant une mélodie, on s'apercevait du néant au-delà d'elles ! Un ami me l'avouait : on prenait une médecine, on cherchait une indépendance échévelée, une technique savante.

Cet ami fut ainsi amené au surréalisme avant de l'avoir compris.

Il est peu de toiles surréalistes cette année : à vrai dire, il n'y a pas au Salon une seule toile sans aucun objet. Des formes (M. Wiogret), attiraient les passants avec assez d'impression, mais peu d'émotion: ses personnages étirés et embués comme dans un conte d'Ecosse faisaient songer à la pluie et aux reflets du macadam mouillé. Il y aait un peu de poésie, mais on regrettait le manque d'unité dans la construction. Peu importe ! de petites imperfections font partie de la personnalité; avant de tenter un essai de peinture, on retrouve des valeurs désinfectées de leur ancienne atmosphère malsaine, jetées dans la lumière et la fraicheur d'une nouveauté.

LE sujet sera simple : on le rencontre, sans calcul, au hasard d'une promenade : « C'est ce pommier très blanc de printemps, seul dans ce pré vert » (**Exposition Regain, Lyon**). On le construit et le batit dans son rêve : c'est lui seul qui importe; et les bords de la toile au delà du cadre ne peuvent vraiment plus rien retenir : tout se tend au centre (**Aquarelle: Villeneuve-les-Avignon, A. Chaix**).

Là est né l'idée : on l'aime et la sent à chaque vibration de pinceau; elle est fantasque, étonnante... elle est simplement un souvenir : deux amants rêvent, la femme a les yeux perdus, légèrement indifférents, l'homme la regarde un peu las... Etait-ce hier ? (**Venceslas Kiznuis**).

Ces rêves atteignent la poésie : « 1941 » est poète. On ne rougit plus bêtement de l'avouer; le sujet construit, l'idée imaginée, adoucie et embellie par la sensibilité a créé la poésie: paysages aux tons lourds, mouillés de la dernière pluie (**M. Roche**), coin de feu familial, fleurs (**Andrée Monziot**).

Et tant pis si quelquefois l'on risque d'être un peu superficiel : c'est de la jeunesse, de la lumière, du mauve ou jaune et à l'oranger (**Le Tord, nus**). L'élégance subsiste : elle est des corolles blanches sur un fond multicolore d'une tenture plissée et légèrement de biais, une sûreté décorative (**Marcelle Bouby, arums**).

Et l'on atteint pas la fin d'une toile, car il n'en est pas. Indéfinie come la brume, pour elle chaque gris est une nouvelle teinte.. elle ne finit pas. Mais elle vit : dans l'évolution bouleversante de notre époque, à la vitesse motorisée, nous vivons notre « Moyen-Age » dans la poésie et la pitié de nos sentiments vers la simplicité.

Jacques CHAPUIS,
Etudiant (Lyon).

(Exemples pris au Salon d'Automne de Lyon, octobre 1941).

« L'Echo » chuchote...

Sous la République, les rois n'ont point manqué. Leur règne s'est poursuivi du régime défunt à l'Etat nouveau. On en voit trôner surtout dans le monde des lettres, du cinéma, des planches. Si la majesté leur manque, ils ont bon compte de suffisance. Le moindre souffle d'air qui transporte l'odeur acidulée de la critique les fait éternuer.

Nous avons eu récemment quelques exemples des réactions offusquées de leurs Majestés :

M. Charles de Rochefort n'invite plus à son théâtre les courriéristes qui ont fait des réserves sur la qualité des pièces qu'il y monte.

M. Jean Marais boxe M. Alain Laubraux parce que celui-ci a écrit tout le mal qu'il pensait du jeu de cet acteur trépidant.

M. Marcel Pagnol ajoutant, à la sérénité qui convient au père de tant de personnages à noms d'empereur, la prudence marseillaise, déclare à ses proches qu'il fera, quelque jour, casser par ses machinistes la figure de M. Kléber Haedens. Celui-ci n'a pas aimé La Fille du Puisatier, et l'a écrit.

M. Paul Morand, qui recevait en hommage les numéros d'une revue, retourne le dernier à son éditeur et le prie par lettre de ne plus lui continuer le service de cette impertinente publication dans laquelle M. Jean Roland s'est permis de douter de ses qualités de romancier.

■ ■

Nous avons le devoir de protester ici contre ces façons de pontifes. On ne construira pas les murs de la France nouvelle avec des fumées d'encens. Le temps est fini des mensonges, des politesses et des échanges d'hyperboles.

Les journalistes ont fait un mal énorme à la nation en emplissant leurs stylos de sirop de guimauve. Ils avaient fait perdre à leurs lecteurs le sens de la qualité. Le moindre auteur de cent pages d'âneries, la plus bêtifiante ingénue de théâtre étaient traités sur le même pied que les maîtres. On ne lisait plus, partout, que compliments, et chaque article de « critique » contenait au moins une fois le mot « chef-d'œuvre ».

Aujourd'hui, parce que quelques journalistes honnêtes accomplissent leur double devoir de se montrer clairvoyants et sincères, les roitelets à qui ils tendent le miroir crient au scandale.

S'ils ne le font pas eux-mêmes, ce sont leurs courtisans qui s'offusquent. N'a-t-on pas vu un journal tunisien conseiller aux étudiants de Montpellier de venir casser nos vitres parce que nous avions dit que M. André Gide n'avait plus, aujourd'hui, qu'à se taire

■ ■

Les journaux et périodiques se sont trop longtemps bornés à être le « reflet de la vie » ou de l'opinion. Nous ne saurions, pour notre part, nous contenter de ce rôle passif. Nous ne désirons pas seulement distraire nos lecteurs. Nous voulons leur être d'un autre profit que la partie de belote. Ensemble, eux et nous, nous jouerons le rôle utile de révéler les vraies valeurs, dans tous les domaines. Et de mettre au débarras les mannequins.

Les services de la récupération des métaux non ferreux réclament les encensoirs.

Nos plumes, elles, sont de bon acier.

■ ■

M. Paul Hazard a été reçu en catimini par l'Académie Française.

Il a prononcé à voix basse l'éloge de M. Georges Goyau, son prédécesseur. M. le Duc de Broglie, son introducteur, lui a répondu en chuchotant.

M. Paul Hazard est désormais immortel à moitié. Quelque chose comme hémiplégique.

■ ■

A l'occasion du proche centenaire d'Eugène Sue, un éditeur suisse prépare une réédition des « Mystères de Paris » et François Fosca a été chargé d'en élaguer le texte, de le rajeunir.

Les livres eux-mêmes, maintenant, se font tirer la peau.

■ ■

A l'entrée d'un jardin public de Tarbes, un écriteau est affiché, portant ces mots « Il est défendu d'entrer dans le jardin avec des fleurs à la main ».

On a peur, sans doute, que le promeneur fleuri n'ajoute à son bouquet quelque cueillette faite à l'intérieur du jardin.

Or, M. Jean Paulhan ayant passé par là fut séduit par cet écriteau dans lequel il vit un symbole littéraire. Et sous le titre «Les Fleurs de Tarbes» il publia aussitôt un livre dans lequel il analysait les rapports des mots avec les choses, prenait la défense des lieux communs, des « fleurs de jardin ».

Nous avons déjà reproduit, dans ses échos, quelques lignes extraites de cet ouvrage. Nos lecteurs ont pu voir à quelle déformation de l'esprit celui qui fut si longtemps directeur de la N R F était arrivé à force de subtilités, d'analyses, de détours microscopiques, de voyages d'exploration dans les méandres de son cerveau.

Les lettres françaises se seraient bien passées de ces fleurs sophistiquées, poussées sur un écriteau. Que n'en avait-on planté un autre à côté: « Prenez garde à la littérature ! »

■ ■

La reprise au Théâtre du Gymnase de la pièce de Jean Cocteau, «Parents Terribles », a été marquée de vifs incidents. Dès le premier acte, une partie des spectateurs s'est mise à hurler, trépigner, siffler, proclamer par tous les moyens son dégoût. Il a fallu faire intervenir la police, qui a vidé la moitié de la salle pour permettre au spectacle de continuer devant l'autre moitié.

On est heureux de voir que le public du théâtre commence à réagir.

On lui a trop longtemps fait avaler n'importe quoi. Paris retrouve son goût et ses nerfs.

■ ■

Alibert a transporté à Paris sa revue « marseillaise ». Elle a beaucoup de succès. Des girls habillées en marins y défilent au son du tambour et des trompettes. On y fait beaucoup du patriotisme, sans oublier d'y lever la jambe. L'ensemble est d'une bêtise outrageante. Le public, composé de petits bourgeois qui achètent leur beurre au marché noir et trichent le fisc, applaudit à tout rompre aux couplets tricolores. Il est plus facile de faire sa petite révolution nationale dans un fauteuil de music-hall que dans la vie.

Alibert exploite cette veine nouvelle comme il exploitait avant-guerre le filou marseillais. Il a le sens de ce qui se vend. Mais sa marchandise n'est pas honnête.

Que dire du public qui l'avale ?

Rien, rien, hélas...

■ ■

Jean Marais va quitter la Comédie Française avant d'avoir commencé à y jouer. Il avait pourtant proclamé sa joie d'avoir été choisi. Mais il avait un film à tourner. On lui a donné à opter. Le cinéma rapporte beaucoup plu.

Pas d'hésitation possible...

■ ■

Charles Dullin va ouvrir au théâtre de la la Cité une Ecole du Comédien. Les cours, qui dureront deux ans au moins seront donnés par Fernand Ledoux, Pierre Renoir et Dullin. Ils seront accompagnés d'études générales sur la littérature et les arts et d'un entrainement rythmique et physique dirigé par Jean-Louis Barrault. On accèderait à cette école par voie de concours.

■ ■

André Baugé raconte qu'il fut, au temps de sa jeunesse folle, boxeur professionnel. Il y gagna ce charmant nez cassé qui lui vaut tant d'hommages féminins, et des oreilles en choufleur, qu'il dut faire retaillée par un chirurgien.

Boxeur... Comprenez-vous maintenant pourquoi il nous assomme ?

■ ■

M. Marcel Samuel-Rousseau, le compositeur de Tarass Boulba, qui vient d'être nommé directeur de l'Opéra à la place de Philippe Gaubert, mort récemment, a l'intention de passer des commandes musicales et poétiques à de jeunes compositeurs et auteurs français. Un des projets qui lui tient à cœur également est de faire une rétrospective de certains opéras créés de 1880 à 1900 et qui ont été injustement oubliés.

Enfin, il veut faire voyager le corps de ballet de l'Opéra.

Les petits rats vont avoir des ailes.

■ ■

Le théâtre des Mathurins vient de recevoir une pièce de Ch. Exbrayat : « La Fille du Jardinier ».

« La Fille du Puisatier », « La Fille du Jardinier », « L'enfant de ma sœur »...

On repeuple !

■ ■

André Barsacq va monter à l'Atelier une pièce de M. Alfred Adam: Le Fantôme.

Celui de Dullin ?

A l'occasion de quelque anniversaire, Cécile Sorel est allé répandre des fleurs aux pieds de la statue de Marie-Antoinette. Une photo nous a montré l'interprète de « Madame Capet » près de la reine. Elles ont l'air de deux amies de pension.

■ ■

En accord avec les Comités Sociaux de la Métallurgie, la municipalité de Lyon, va organiser au Théâtre des Célestins et à l'Opéra de cette ville des représentations gratuites pour les ouvriers métallurgistes.

Faire aimer Molière, Racine et tous nos grands auteurs, voilà, n'est-il pas vrai, de l'éducation populaire bien comprise! Cet exemple mérite d'être suivi.

Mais le marbre conserve mieux.

■ ■

On vient de sortir un film tourné d'après la pièce de Sardou Madame Sans-Gêne, avec Arletty dans le rôle de la dite « Madame ».

Comme il fallait s'y attendre, Arletty s'y montre d'une incroyable vulgarité. Si elle est, dans des rôles de « filles », d'un naturel inégalable et d'une fantaisie qui touche au grand talent, elle s'est montrée ici incapable de faire la différence entre une femme du peuple et une femme de la rue. Ce film est insupportable.

Il ne s'est trouvé qu'une seule personne pour trépigner d'admiration. C'est évidemment Jean Cocteau.

Cette vieille coquette aime les jeunes gens « mous » et les femmes « dures »...

■ ■

Marcel Pagnol a été blessé dans un accident de studio. Les premières nouvelles laissaient croire que sa vue était en danger. Il n'en était rien, et nous en sommes heureux pour lui.

Il eût pu, de toute façon, continuer son métier, car, lorsqu'il met un film en scène, Pagnol ne se sert pas de ses yeux.

■ ■

Charpini est cet acteur de cabaret qui a pour spécialité de jouer les travestis. Il a été engagé par l'Odéon pour les rôles de la Comtesse de Pimbesche dans Les Plaideurs, et de Bélise dans Les Femmes Savantes.

Et voilà qu'il manifeste l'ambition de jouer... Célimène.

Pourquoi pas ? Il n'y serait pas plus ridicule que certaines vieilles coquettes, quoiqu'un peu masculin.

Car c'est surtout lorsqu'il porte l'habit d'homme que Charpini a l'air d'une femme...

■ ■

Le dompteur Jean Pezon vient de mourir, victime d'une lionne. Il était, avec son frère, le dernier rejeton d'une très vieille et très célèbre dynastie de dompteur. Nous avons connu un vieil instituteur qui avait été l'élève d'un autre instituteur qui avait eu le premier des Pezon dans sa classe. Et cet ancêtre, lorsque ses mioches devenaient trop turbulents, leur jetait d'une voix terrible :

— J'ai dompté Pezon, je vous dompterai bien vous !

Les Compagnons de la Basoche

—«»—

Les étudiants aixois n'ont pas oublié les **Compagnons de la Basoche** qui sont venus égayer leurs examens de juin avec leurs joyeuses farces médiévales.

Les voilà qui reviennent pour inaugurer avec eux la nouvelle année scolaire, et notre capitale universitaire de Provence aura le privilège d'une création.

Car c'est au Théâtre municipal d'Aix que les **Compagnons de la Basoche** ont l'intention de donner pour la première fois **La Pippée**, chef-d'œuvre poétique du 16e siècle, adapté par Jacques Dapoigny et mis en scène par Léo Sauvage avec une musique de Jean Bernard.

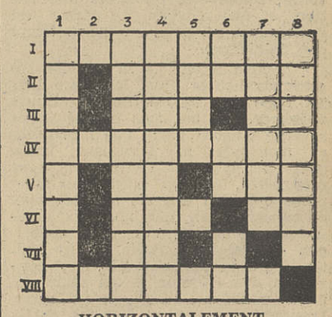
Les décors et les costumes de cette histoire d'amour et de plumage qui se passe dans le monde des oiseaux ont été dessinés par J. Effel avec une candeur poétique et une naïve simplicité qui drapent de fraicheur et de jeunesse les aventures de trois oiseaux fanfarons-pipés par « Plaisante Folie », à, la demande de « Bruit d'Amour ».

La Pippée sera accompagnée d'un programme de variétés poétiques et burlesques avec, entre autres, des textes et des chansons de Jacques Prévert, Apollinaire, Jules Laforgue, ainsi qu'un mélodrame-bouffe tiré par Léo Sauvage d'un conte de Mark Twain.

Nous reviendons prochainement sur ce spectacle qui aura lieu vraisemblablement dans la première quinzaine de novembre, aussitôt après la rentrée des facultés.

C.

NOS MOTS CROISÉS



HORIZONTALEMENT

I. — La lune en a moins que Paris.
II. — Prénom masculin un tantinet démodé.
III. — Auteur d'un évangile; Chez le juge.
IV. — Fait fondre la « neige des ans ».
V. — Du verbe avoir; Est de bonne humeur.
VI. — Possessif; Fin de participe.
VII. — En Chine.
VIII — Cachées par les avares et les amoureux.

VERTICALEMENT

1. — Produit d'opération.
3. — Union provisoire.
4. — Prétextes pour femme jalouse.
5. — Presque complètement toc-toc.
6. — En latin; En Syrie; Pas en ma poche.
7. — Difficile à nettoyer.
8. — Abandonner tel un vulgaire amendement.

RESULTATS DU PROBLEME PRECEDENT

Horizontalement. — I. Aratoire; — II. Raton; Ut; — III. Fontaine; — IV. Eu; Ogre; — V. MT; Ro; — VI. Senti; — VII. Si; Ion; — VIII. Et; Erec.

Verticalement. — 1. Artémise; — 2. Raout; It; — 3. Atn; — 4. Toto; Sue; — 5. Onagre; — 6. Ironie; — 7. Rune; Toc; — 8. Eté; Pin.

Roger LABRIC

La Grande Escadrille

Un contre dix.
Peu d'avions,
beaucoup de courage

Editions
Causse, Graille et Castelnau
Prix: 20 francs
Montpellier

Le Secrétaire - gérant :
Raymond CASTANS.

Imprimerie Causse, Graille et Castelnau, 7, rue Dom-Vaissette, Montpellier.

MémoNum © montpellier3m